But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

LE MIROIR DES JEUX

LE SPRINT DE DELEDDA...

C'est fini, le Championnat de France est terminé. Adolphe Deledda, qui vient de couper la ligne d'arrivée devant Jean Baldassari et Robert Varnajo (masqué), est champion... Le rictus du Jurassien souligne l'intensité de son effort victorieux.

35 francs
16 pages - N° 364
Lundi
4 Août 1952
Afrique du Nord,
Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes 7 »

D. L.
5 AOUT 1952

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

UNE EXCLUSIVITÉ " BUT ET CLUB - LE MIROIR DES SPORTS "

LES RÉVÉLATIONS DU PORTEUR DU

Mes équipiers m'ont fait défaut dans la les assauts des tricolores déchaînés m'ont

par Fausto COPPI

LE Tour n'est pas encore parti.

Mais c'est pour bientôt : demain matin.

Je suis calme et confiant. Heureux de voir aussi que la consigne que j'ai donnée au portier de l'hôtel est bien respectée. Il m'a suffi de lui dédicacer une photo pour en faire un allié. Il me l'a juré : il ne laissera monter personne qui n'ait auparavant montré patte blanche.

Tous ces curieux, qui forcent les barrages les mieux établis, sont des sympathisants, je le sais, et ils ne me veulent aucun mal, au contraire. Je considère parfois avec un peu d'émotion, à travers les rideaux tirés de ma fenêtre, leur masse mouvante dans la rue. Ils ne me demandent pas grand-chose : ils ont envie de me voir, c'est tout, et je me prends parfois à songer à ma propre curiosité, il y a une quinzaine d'années, lorsqu'il m'était donné de voir l'une des vedettes de l'époque comme ce Giovanni Valetti, dont le nom n'évoque plus rien, et qui avait pourtant enlevé coup sur coup deux Tours d'Italie en 1938 et 1939.

Moi aussi, j'aurais volontiers fait le pied de grue dans l'espoir de l'approcher, de lui adresser la parole, de voir de près cet homme qui avait pu battre dans les Dolomites le grand Gino Bartali.

Il y a de nombreux Italiens parmi ces « tifosi » qui attendent sous nos fenêtres; des ouvriers du port sans doute, de rudes Piémontais atteints par la nostalgie du pays comme je le suis moi-même lorsque je reste trop longtemps absent.

La patronne de l'hôtel vient de monter. Elle insiste doucement :

Laissez-vous persuader, monsieur Coppi. Ils vous empêcheront de vous reposer si vous ne leur donnez pas satisfaction. Montrez-vous... quelques secondes seulement. Ils seront contents et ils s'en iront.

Je n'en suis pas teilement persuadé. A Naples ou à Gênes, il en faut davantage pour les décider à rentrer chez eux.

En pyjama, je me dirige vers la fenêtre.

Malheureusement, je ne sais quelle contenance prendre lorsque je me trouve en présence de tous ces gens qui veulent me témoigner leur sympathie. Se doutent-ils que je rougis comme un collégien...

Leurs bruyants encouragements montent jusqu'à moi-même après que j'ai disparu à leurs regards, et j'entends en italien :

Gagne Fausto! Comme au Giro!

S'ils pouvaient dire vrai!

L'INSPECTION DE DERNIERE HEURE

J'ai presque hâte d'en avoir terminé avec cette veillée d'armes, avec ses instants énervants, peuplés de mille et un détails. Sur le sol, ma valise du Tour est bouleversée, en fouillis. Il me faudra bien l'après-midi pour tout ranger. D'un côté, mes vingt-trois paires de soquettes — une par étape — mes cuissards doublés en peau de chamois que j'inspecte minutieusement, car la moindre couture un peu proéminente risquerait de me blesser; mes deux paires de chaussures sur lesquelles j'ai moi-même posé des cales avec un soin minutieux. Leur symétrie est indispensable et, sur ce point, je suis tâtillon au possible. Si l'on s'avisait, sans m'en prévenir, de les déplacer, fût-ce d'un millimètre, je m'en apercevrais immédiatement. Non! ce n'est pas une manie. J'avoue au reste ne pas comprendre les coureurs qui pédalent sur n'importe quel vélo, sans une position convenant à leur stature, leur largeur d'épaule ou leur longueur de bras.

On m'a souvent parlé des coureurs d'autrefois qui se contentaient, à la veille d'un Paris-Roubaix ou même d'un Tour de France, de décrocher la monture qui leur était réservée au service des courses et d'y monter hâtivement selle et guidon. Ces ainés m'ont toujours étonné. Il me faut un vélo à moi, réglé savamment, et je ne permets pas qu'on y apporte la moindre transformation. Et si je reste là, dans ma chambre, alors que la plupart de mes camarades, je le sais, se sont rendus aux Halles de Brest pour y inspecter leur matériel, c'est que j'ai une confiance absolue en Pinella, mon mécanicien. Je décide tout de même d'effectuer un saut rapide en voiture au contrôle de départ pour ne pas avoir l'air de me singulariser.

La chaleur m'apparut intenable dans ce grand bâtiment et j'y regardai, un peu ahuri, tous ces coureurs qui, sans souci de la fatigue, trainaient d'un coin à l'autre, prenant eux-mêmes les outils en mains pour serrer vis et boulons et ajuster leur position. Il en est qui sont restés là des heures entières à s'énerver et à répondre aux questions des badauds. Quelle erreur... Il est vrai que tout le monde n'a pas la chance d'avoir un Pinella et de pouvoir compter sur son dévouement.

LA SELECTION DE BIANCHI N'A PAS REÇU MON APPROBATION

J'ouvre ici une parenthèse, puisque j'y songe, et avant que le récit de la course ne m'occupe totalement l'esprit, pour vous parler de Siro Bianchi, cet Italien de Provence dont le nom avait été mis en avant au moment de la sélection de l'équipe à Recanati.

Nous étions occupés à passer en revue les noms de ceux qui allaient constituer la « squadra ».

— Avez-vous songé à Bianchi ? dit soudain Alfredo Binda. Il doit marcher « le tonnerre », ce gars-là. Il vient d'enlever deux classiques françaises et Bobet compte parmi ses victimes.

Si je n'avais protesté, Siro Bianchi eût sans doute été élu. Bartali n'avait pas d'opinion et Magni s'en remettait à Binda.

Je me suis presque fâché et, sans vouloir discuter des éventuelles qualités de Bianchi, j'ai refusé net. C'est que Siro Bianchi était un inconnu pour nous et je ne me sentais pas le droit de prendre un tel risque. Bianchi pouvait être un excellent équipier. Il pouvait être aussi un déplorable élément. Dans le doute, mieux valait s'abstenir.

Je n'avais pas oublié qu'en 1949, Sciardis, sélectionné dans l'équipe, n'avait pour ainsi dire jamais voulu se plier à la discipline commune.

Binda s'inclina. Il ne fut plus question de Siro Bianchi, qui devait finalement faire partie de l'équipe du Sud-Est où il fit consciencieusement son apprentissage de la grande épreuve qu'il n'avait jamais disputée.

JE DONNE MES CONSIGNES

Le matin du départ est enfin arrivé.

Réveil à 7 heures. Pour la troisième fois seulement, j'allais disputer le Tour. J'étais favori de la plupart des journalistes et ne pouvais l'ignorer. C'était, à mon sens, aller un peu vite en besogne. Certes, j'avais enlevé sans trop de peine le Tour d'Italie, mais on oubliait qu'au Giro la tâche m'avait été singulièrement facilitée. Il n'y avait là-bas qu'un seul Français, Geminiani, et il était mon associé. Quant à Koblet, il n'était venu qu'à titre de préparation au Tour de France.

J'étais évidemment débarrassé du champion suisse (ce qui ne m'enchantait guère, je dirai plus tard pourquoi), mais j'allais avoir affaire aux troupes de Marcel Bidot.

Nous en avions parlé la veille, à table. Il ne s'agissait pas d'un conseil de guerre, mais d'une simple revue des forces en présence.

Sans donner d'ordre formel, j'avais demandé qu'on ne laissât pas partir ceux que je considérais comme dangereux. J'en avais dressé la liste devant mes équipiers qui, pensifs, hochaient la tête.

— Marquez Ockers et Ruiz, Geminiani et Robic. Ne laissez pas Lucien Lazaridès prendre du temps sur le plat. Neutralisez Lauredi. Veillez sur Dotto...

Ces recommandations ne s'adressaient bien entendu ni à Bartali ni à Magni qui savaient à quoi s'en tenir.

Il n'entrait d'ailleurs pas dans mes intentions de demander quoi que ce fût à Gino, puisqu'il avait été convenu qu'il partait à égalité avec moi.

— S'il vient parfois me donner un coup de main en tête, tant mieux pour moi, me disais-je, mais, en toute sincérité, je comptais d'autant moins sur lui qu'il devait certainement m'en vouloir d'avoir tenté de l'évincer de la squadra.

En tout cas, il n'en montrait rien, se contentant d'acquiescer lorsque je donnais aux Milano, Crippa, Franchi, Martini, Pezzi, Baroni et autres quelques conseils de prudence.

TOUTE LA VILLE ETAIT AUX FENETRES

La cérémonie du départ m'a laissé un souvenir que je ne suis pas près d'oublier. Je revois encore le défilé des joueurs de biniou et les danses en costumes régionaux. J'étais fort heureux de cette diversion qui m'empêchait de trop songer à la course. Pour la première fois, je m'étais approché de la table de ravitaillement et, malgré la chaleur déjà étouffante, je n'avais rien laissé des provisions solides qui m'étaient destinées : tartelettes, bananes, sucre, pêches, sandwiches au jambon et au fromage.

Autour de moi, je voyais quantité de coureurs se délester à l'avance de cette nourriture qui allait leur faire défaut à un moment ou à un autre de la course. Les imprudents!

Je tâte mes poches gonflées tout en roulant sur les pavés de Brest vers le départ réel. Toute la ville est aux fenêtres. J'ai ma part des acclamations et je constate, une fois de plus, que le public français est l'un des plus sportifs de la terre. Il sait pourtant que je vais m'efforcer de battre les Français et ne s'en soucie pas.

Je comprendrais cependant que ses applaudissements n'aillent qu'aux siens, à Robic surtout que je vois rouler à quelques mètres de moi, petite silhouette tressautante, jamais en repos, aimant à se poser de guingois sur son vélo.

Je le regarde tandis qu'il répond par petits signes aux bravos qui lui sont adressés. J'entends des phrases que je ne comprends pas, et pour cause : c'est du breton. Brave Biquet! Je l'aime bien à cause de sa hargne éternelle. Je me doute déjà que si jamais il m'arrive de le lâcher il n'acceptera pas de bonne grâce d'être battu. Je cherche une comparaison. Oui, c'est ça, je sais maintenant à qui il ressemble. Robic, c'est Donald, le canard de Walt Disney, coléreux, remuant, tempêtant, mais terriblement sympathique. Se fâcherait-il si je l'appelais Donald? Je n'ose m'y risquer.

Arrêt. Le Tour 1952 s'apprête à s'élancer vers sa destinée.

ET DEJA, CELA DEMARRE

Et voilà, c'est fait; nous sommes partis. Les choses sérieuses commencent. Je n'ignore pas que nous sommes sur la route de la course Paris-Brest et retour et j'ai une pensée pour ceux qui n'hésitent pas à se lancer dans une telle aventure. Comment le peuvent-ils? Un journaliste m'a demandé si je n'avais pas l'intention de m'y aligner un jour. Très peu pour moi! Déjà l'idée de disputer un Bol d'Or ou un Bordeaux-Paris ne me sourit guère...

Nous ne sommes pas à Guipavas que, déjà, ça démarre. Quel est ce bonhomme rondouillard aux mollets musclés qui attaque? Je ne sais pas, mais Baroni est déjà sur sa roue, fidèle à la consigne. J'ai peu à faire. Les tricolores, en effet, se mettent en action pour revenir. Finie l'échappée. J'ai su plus tard que son auteur se nommait Sowa. Une autre fugue presque aussitôt. Celui-là, je le reconnais : c'est Dominique Canavèse que j'ai vu enlever l'an dernier la Ronde du Carnaval à Aix. Son chien de garde, cette fois, est Martini, mais nous mettrons plusieurs kilomètres à mâter le Provençal. Au fond, ces escarmouches ne me déplaisent pas : il faut cela pour que je m'échauffe un peu. Je constate que les Français de Marcel Bidot sont assez bien groupés à l'avant. Ce n'est pas comme mes équipiers qui sont éparpillés un peu partout dans le peloton. J'ai beau me retourner, je n'en vois pas un

« J'avais vu partir un Tricolore au vélo violet. Je pensais que c'était B. Gauthier. Je ne devais apprendre qu'à l'arrivée que c'était Lauredi. » Et cette erreur de Coppi permit à l'Azuréen, qu'on voit ici en tête, de prendre une belle avance.

DU

la

nt

suisse
pour-
Marcel

s'agis-
revue

qu'on
comme
équi-

ic. Ne
sur le

ntendu
tenir.
ns de
ait été

main
ais, en
ur lui
tenté

d'ac-
Fran-
onseils

ES

r que
défilé
es ré-
n qui
a pre-
vitail-
'avais
desti-
viches

rs se
t leur
ourse.

ur les
le est
cons-
n des
vais
soucie

ments
rou-
tres-
guin-

ignes
rases
bre-
argne
arrive
l'être
a, je
onald,
mpê-
rait-il

rs sa

noses
som-
ur et
lan-
-ils?
nten-
Déjà
Paris

dé-
mol-
aroni
eu à
ction
que
sque
nique
onde
, est
mà-
dé-
e un
sont
mes
s le
un

MAILLOT JAUNE 1952

1re étape, et très inquiété

seul à proximité et je me demande ce qui se passerait si une attaque massive se déclenchait. La voici à la sortie de Landivisiau et Robic, adroit, s'est mis de la partie...

Cela vaut la peine de forcer un peu et, lorsque j'aperçois au loin le viaduc de Morlaix, nous sommes à portée de fusil des fuyards. Je fulmine un peu contre mes « gregarii » invisibles et qui ont oublié les consignes.

JE PRENDS QUENTIN POUR ROBIC

Une offensive succède à l'autre. Je n'y vois que du bleu-blanc-rouge. J'attends encore un peu avant de me déchainer, mais voici qu'un autre maillot tricolore me surprend sur ma gauche : Robic.

Cette fois, mon gaillard, à nous deux! J'ai lâché le groupe pour partir à sa poursuite et je le rejoins au moment où il tombe sur l'échappée. J'arrive à sa hauteur pour m'apercevoir que je me suis trompé : ce n'est pas Robic, c'est Quentin.

Même silhouette minuscule, même casquette blanche sous le casque protecteur. A l'avenir, je me méfierai.

J'inspecte le lot de tête et je constate avec un peu d'inquiétude qu'il n'y a pas moins de huit tricolores. Gem est là et Robic (le vrai), plus Bonnaventure, Dotto, Gauthier, Rémy, Rolland (que je connais mal) et Quentin. Cela commence bien. Si je suis obligé de payer de ma personne sans trouver en mes équipiers l'aide sérieuse que j'escompte, je risque fort de devoir m'incliner sous le nombre.

Cependant, nous sommes trop nombreux pour nous entendre parfaitement. Je veux bien fournir ma part, mais pas plus et, si je m'écoutais, je ne mènerai pas. tactique normale et « logique » de tout grimpeur capable de se détacher dans les cols. Il est bon toutefois que je sois là, au milieu des gars de Marcel Bidot. Ma présence les empêche de se donner à fond.

Mais à quoi bon se tourner les sangs puisque, peu après le ravitaillement, à Belle-Isle-en-Terre, je vois rappliquer sur nous un peloton assez important dans lequel j'opère rapidement le recensement des miens. Ce n'est guère compliqué : seul Gino est là, entouré d'une vingtaine d'hommes parmi lesquels je repère Ockers, Marinelli, Van Steenbergen, Close, qui m'a presque tenu tête dans les Dolomites au « Giro »...

Cette fois, nous sommes trop. Le moral n'y est plus et c'est à qui profitera de l'allure du groupe sans s'employer vraiment à la réussite de la fugue. A commencer par moi..

Il y a trop de petites côtes très raides, au surplus côtes qui cassent l'allure et étirent notre peloton. L'inévitable arrive à mi-parcours. Nous sommes cent... ou même un peu plus.

LAUREDI ECHAPPE A MON CONTROLE

Je n'arrive toujours pas à regrouper mes « gregarii » à qui cette première étape fait sans doute mal puisqu'ils sont incapables d'être aux avant-postes.

Vais-je encore bagarrer seul? J'hésite. C'est idiot de gaspiller ses forces comme un débutant. Je n'ai plus vingt ans, que diable! et je dois bien savoir où je vais, non? Enfin, je me décide : « Bah! laissons faire et c'est bien le diable si je perds plus de quelques minutes d'ici Rennes !»

Je contrôle ceux qui s'en vont dans une petite côte en sortant de Saint-Brieuc. Blomme? Van Steenbergen? Allez-y, mes gaillards, si cela vous chante. Puis trois autres encore dont je note les numéros en me promettant plus tard de savoir qui ils sont et ce qu'ils valent. Puis encore une douzaine d'autres dont Carrea. Il y a un Français parmi eux. Il m'a semblé reconnaitre Bernard Gauthier à son vélo violet. Pas grave...

A l'arrivée, je saurai qu'il s'agissait non de Bernard Gauthier, mais de Nello Lauredi et je serai furieux car Lauredi grimpe bien et ses ambitions sont réelles. Il m'a pris plus de trois minutes. C'est grotesque. Mauvaise journée. Le soir, à table, je ne cache pas à mes « gregarii » qu'ils ont mal fait leur travail.

— Nous avons été pris de vitesse, Fausto. Ils sont déchaînés, ces Français...

Parbleu, je le sais bien qu'ils sont déchaînés et qu'ils sont dangereux. Raison de plus pour ne pas leur laisser l'initiative des opérations.

C'est Van Steenbergen qui a gagné. Et déjà on me parle d'un nouveau venu au nom bizarre : Pardoen.

Pourvu qu'il ne s'agisse pas d'un bon grimpeur...

En dépit de tous mes tracas, j'ai remarqué un jeune qui a belle allure : le 111. Le soir, dans mon lit, avant de m'endormir, je regarde par curiosité la liste des engagés : Mallejac.

Par goût, j'aime les beaux pédaleurs. Celui-là me plaît. J'en découvrirai d'autres et aussi des coureurs de classe qui m'étonneront tant ils paraissent peiner.

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

LA SEMAINE PROCHAINE

C'est au Mans que j'ai mesuré le danger Ruiz !

« Dans le Puy de Dôme, Coppi, abrité derrière moi depuis plus d'un kilomètre, devait finalement me porter l'estocade. Mais j'avais distancé Ockers, dont Fausto faisait visiblement le jeu. J'étais vidé par mon rude effort, mais j'espérerais finir 2e.

EXCLUSIF LA TERRIBLE ASCENSION DU PUY DE DOME

COPPI A SAUVÉ OCKERS

à mon premier démarrage, mais au second, Stan a crié grâce...

par JEAN ROBIC

ON sortait, à vive allure, de Bordeaux où, sans ma chute d'Ancenis, j'aurais du me trouver, six semaines auparavant, au départ du Derby.

— Bah ! ne regrette rien, me dit Bernard Gauthier, qui roulait près de moi, les yeux rendus fiévreux par un début de bronchite. Si tu avais couru Bordeaux-Paris, tu ne serais peut-être pas en état d'attaquer Ockers, demain, dans le Puy de Dôme.

C'était vrai, pourtant, qu'il n'y avait plus d'autre solution : tenter de semer le Belge sur les pentes du vieux volcan.

La veille au soir, Geminiani m'avait redit, à table, tout ce que l'on pouvait espérer de cette montagne conique, dont le pourcentage d'élévation assurait aux grimpeurs l'avantage d'un très réel douze pour cent, sur les quatre derniers kilomètres.

— En cravachant au bon moment, c'est-à-dire en démarrant par exemple dans le col de Dyane, vous auriez, « Gem » et toi, soixante-trois kilomètres pour mettre Ockers à la raison, avait ajouté Marcel Bidot, d'un ton persuasif.

D'accord. Mais je n'avais pas la candeur de croire que Coppi, Ockers, Bartali et Ruiz allaient se contenter de tumer la pipe dans le peloton pendant que Raphaël et moi ferions « sauter la courroie ».

Car il n'y avait pas seulement 3' 36" à reprendre à Ockers, mais 2' 12" à défendre contre Bartali, que j'estimais plus dangereux que Ruiz. (Erreur, puisque l'Espagnol nous « coiffa » tous les deux à Vichy.) Je présumais que Fausto ferait tout ce qu'il pourrait pour amener Gino en seconde position, à la faveur du Puy de Dôme, plus terrible que le Ventoux.

JE TOMBE DANS LE PANNEAU

Tout cela me trottait dans la tête. J'aurais voulu lutter seul à seul contre Ockers. Je me mis à rêver d'un Tour de France où il y aurait 400 kilomètres par étapes et six cols d'affilée, pour toucher le fond des résistances.

Quand, à un croisement de la grand-route, un panneau se présenta qui avait l'air d'un avertissement. Cinq lettres blanches sur le fond d'émail bleu frappaient le regard : Paris. Quelque chose se serra au creux de mon estomac. Je me revis dans la montée du Mont-Genèvre, lâchant tous les hommes facilement, grimpant dans une sorte d'euphorie qu'expliquait mon état de grâce, et pourchassant Coppi lui-même !

Je me mis à sourire en revoyant l'air exalté de l'un des journalistes qui étaient venus me rendre visite, le soir de cette fameuse étape Alpe-d'Huez-Sestrière.

— C'était magnifique, Biquet ! Ton maillot tricolore attirait toute la lumière. J'ai vu des spectateurs jeter leur veston en l'air, en signe d'allégresse. C'était fou... Des femmes, électrisées, t'envoyaient des baisers, malgré ton masque grimaçant. Oui, c'était fou et c'était beau, car tu grimpais dans un effort que l'on devinait à la fois terrible et facile, et quand tu as abordé la descente, ta silhouette minuscule paraissait glisser littéralement tout au long du galon de la route, sur la peluche immense des monts !

— Si seulement il t'avait prêté la peau de ses fesses, souffla Bonnaventure, quand le journaliste fut sorti sur sa belle tirade.

Mais je ne pus m'empêcher de soupirer. Retrouverais-je ce rythme ailé qui avait enchanté les suiveurs ?

Les miracles n'ont lieu qu'une fois... Tout de même, j'avais des réserves, malgré toutes les courses auxquelles j'avais dû participer pour imposer ma sélection dans l'équipe nationale.

— En somme, les Bidot t'ont mené la vie dure, me dit un régional, qui faisait preuve de mémoire et qui pensait sans doute à la même chose que moi : Jean t'a laissé sur la touche, et Marcel a compris trop tard que tu étais le grand bonhomme de l'équipe de France.

— Nous nous sommes expliqués là-dessus, rétorquai-je.

Du reste, mon intention est de vous raconter bientôt, et par le menu, les conversations que j'ai eues, à divers points d'étapes, avec Marcel Bidot.

J'avais beau tenter de me le dissimuler : pour la première fois, j'éprouvais de l'angoisse en pesant mon retard sur Ockers. Trois minutes trente-six secondes, ce n'est rien parfois, mais c'est beaucoup quand il s'agit de les reprendre à un malin comme Stan. Son sourire, sa tranquillité, sa prudence commençaient à m'exaspérer.

UNE ROUE DE BONNAVENTURE ME SAUVE

Depuis trop d'étapes, nous supportions, nous, les « Tricolores », tout le poids de la bataille. Belges, Espagnols, Hollandais, régionaux pouvaient s'échapper sans provoquer la réaction systématique des Italiens. Ce n'était pas le cas pour nous.

— En somme, tu préfères gagner le Tour devant Ockers, qui n'a jamais remporté une course, que devant moi ! éclatai-je devant Coppi.

C'était très maladroit, mais l'on ne se refait pas.

Ce qu'il y a de terrible, avec Fausto, c'est ce sourire un peu triste et cette voix douce qui semblent toujours s'excuser.

— Il faut comprendre, me dit-il. Vous autres, de l'équipe de France, êtes nos plus sérieux rivaux pour le challenge international.

Ce marquage obstiné se vérifia tout aussitôt puisque, quatre ou cinq kilomètres après la sortie de Bordeaux, Rémy « déboucha » en grimaçant.

— Enfeigne ! Qui va oser prendre ma roue ? vociférait-il dans le vent. Ce fut Corrieri, aussi sombre qu'un fier brigand de Calabre. Lucien Teisseire vint à la rescousse, mais Milano, gregario préféré de Coppi, sauta dans son sillage, et il fallut ce passage à niveau fermé de Libourne pour freiner l'échappée que Rémy entendait conduire en se chargeant d'écœurer les Italiens.

Ce qui pouvait être plus sérieux, ce fut bien ma crevaison au moment où Magni s'était enfui avec Decaux, Van Est, Giguet et Pezzuli un peu après Périgueux.

— Jean, ma roue ! cria Bonnaventure en sautant de machine.

Tandis que je repartais, la malchance voulut que le plus fidèle berger de l'équipe de France vit son boyau rendre l'âme, alors qu'il venait de le placer sur la jante. Rémy, Rolland, Lazaridès, B. Gauthier attendirent « Bonna-le-Brave ». Pendant ce temps, pour parer au danger créé par Magni, huitième du classement général, je dus chasser vigoureusement, aidé par Dotto, Teisseire, Geminiani, Quentin et Lauredi.

Au bout de cinquante kilomètres de ce régime, Magni se releva, ecœuré, et Vivier, qui allait gagner l'étape, alla le remplacer en tête. Je n'ai vu que rarement un coureur sortir du paquet avec autant de force. L'approche de Limoges avait donné des ailes au premier gagnant de la « Route de France ». Il démarra en « explosant » littéralement, comme si vingt mille abeilles le piquaient.

POUR LA PREMIERE FOIS OCKERS SE LIVRE A FOND

Les sentinelles italiennes montaient, en tête, une garde vigilante, mais bien inutile. En réalité, chacun se réservait pour l'attaque du Puy de Dôme.

Un peu avant La Bourboule, Henri Boudart enfourcha une moto et vint jouer au loup-garou, ainsi qu'il aime à le faire de temps à autre :

— Pas de pitié aujourd'hui, mes gaillards ! clama-t-il, l'air rogue. Si la moyen

UNE TROISIÈME EXCLUSIVITÉ " BUT ET CLUB - LE MIROIR DES SPORTS "

LES TRICOLORES DE 53

par RAPHAËL GEMINIANI

LOUIS BOBET

épaulé par deux lieutenants et neuf équipiers dévoués

JE ne suis jamais très gêné lorsqu'on me demande comment je vois l'équipe tricolore pour l'an prochain. J'ai si souvent songé à ce qu'elle pourrait être, même au cours du dernier Tour, que je n'ai pas à chercher les réponses. Elles sont là toutes prêtes dans mon cerveau.

Mais le plus curieux de l'histoire, c'est qu'il ne s'agit pas tant de fournir des noms.

Il s'agit de bien autre chose.

Et s'il y a des changements à effectuer, c'est bien plus dans la conception de la tactique à appliquer que dans le choix des futurs équipiers de la formation tricolore.

NOUS AVONS, TOUS AUTANT QUE NOUS SOMMES, ETE BATTUS PAR UN FAUSTO COPPI SUPERIEUR EN TOUS POINTS.

C'est là un fait qu'il ne viendrait à l'idée d'aucun de ses adversaires de contester pour peu qu'ils soient de bonne foi. Mais nous avons été également et surtout battus par une conception de la course totalement différente de celle que nous adoptons nous-mêmes.

DEUX NATIONS, DEUX METHODES

Il y a un monde de différence entre les deux méthodes. Il est certain qu'Alfredo Binda et Marcel Bidot ont lutté avec des armes qui ne peuvent se comparer.

Il est bien admis que l'esprit d'équipe, tel qu'il est autorisé dans le Tour de France, suppose l'utilisation intégrale des équipiers ne pouvant espérer la victoire ou même la place de premier Français au classement général.

A cet égard, les Italiens tirent le maximum de ce que le règlement permet et rien ne serait plus injuste que de les en critiquer. Si la formule du Tour était autre, ils courraient autrement, voilà tout.

C'est donc à nous à agir en conséquence au lieu de récriminer. Hélas ! nous sommes trop individualistes pour égaler l'esprit d'équipe tel qu'il est pratiqué dans la formation de Fausto Coppi.

Un « gregario » n'est pas dans le Tour pour faire sa propre course, et quel que puisse être pour lui l'attrait d'une victoire d'étape, il restera sagement dans le peloton, même s'il se sent en de magnifiques dispositions pour vaincre ce jour-là.

Chez nous, rien de pareil. Nous estimons que, même s'il n'est dans l'équipe tricolore que dans le but de servir un leader, un équipier français a toujours le droit de se montrer et de faire parler de lui, surtout si son comportement ne nuit pas à celui qu'il doit protéger.

Je sais, c'est autrement chevaleresque et bien mieux dans notre tempérament. Mais alors ne nous plaignons plus de ne pouvoir lutter à égalité avec les troupes d'Alfredo Binda.

Lorsqu'un gregario effectue un travail obscur mais efficace, il ne se sent pas diminué le moins du monde. Il accomplit sa tâche comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle et non d'un sacrifice qui lui est demandé et qui supprime ainsi ses propres chances de briller. Il sait qu'il est là pour ça.

D'ailleurs, l'adaptation des porteurs d'eau italiens à ce genre d'effort (qui exige des qualités d'excellents routiers) est si totale qu'ils réalisent depuis plusieurs années dans le Tour l'exploit de toujours éviter l'élimination, quels que soient les services qu'ils ont rendus avant de se retrouver à l'arrière, regroupés la plupart du temps.

Malgré l'esprit de dévouement de certains équipiers tricolores, il est difficile d'exiger d'eux ce que Coppi peut obtenir des siens, et ce pour plusieurs raisons.

Tout récemment, Robert Bonnaventure, que je considère comme un garçon ne rechignant pas à la besogne et qui est de ce fait d'une incontestable utilité au sein d'une se retrouver seul à l'arrière après avoir donné le meilleur équipe, me confiait à quel point il était parfois rebutant de de soi-même pour dépanner un leader d'équipe.

LE PUBLIC FRANÇAIS NOUS DECOURAGE, ME DISAIT-IL. IL NE COMPREND PAS QU'UN COUREUR QUI SE TROUVE ATTARDE NE L'EST BIEN SOUVENT QUE PARCE QU'IL S'EST DEVOUE. COMBIEN DE FOIS, ALORS QUE J'AURAIS DU AU CONTRAIRE ETRE ENCOURAGE, N'AI-JE PAS ROULE, EN FIN DE PARCOURS SURTOUT, AU MILIEU DES LAZZI, DES MOQUERIES. ÇA FAIT MAL...

Il y a là toute une éducation du public à faire. En Italie, j'ai pu le constater moi-même, les sacrifices des gregari sont appréciés à leur valeur.

Que vienne à passer loin à l'arrière un trio de ces derniers roulant ferme pour « rentrer » à l'étape, ils récoltent des applaudissements cent fois mérités.

Le public « sait » pourquoi ils sont attardés. Il n'ignore pas quelle tâche ingrate ils ont dû fournir et sans les idolâtrer comme les « grands » il leur accorde son estime.

SE METTRE AU DIAPASON ITALIEN

Quand un Fausto Coppi n'est pas satisfait d'un de ses équipiers, il le dit sans hésiter et le coupable, sur qui pèse la menace du « retour » sans gloire, ne se le fait pas répéter deux fois. Dans une équipe française, nous sommes entre camarades, même si nos ambitions sont différentes, et lorsqu'une erreur est commise, involontairement le plus souvent, nous n'en faisons pas un drame.

Il est difficile de commander un routier au point de lui dicter sa tâche intégralement sans lui laisser la moindre initiative ou la plus petite occasion de briller lorsque la possibilité s'en présente.

PERSONNELLEMENT JE NE M'EN SENTIRAIS PAS LE COURAGE ET JE SAIS QUE LOUISON BOBET, QUI PASSE POUR ETRE ASSEZ AUTORITAIRE, EST BIEN INCAPABLE LUI AUSSI DE MUSELER UN EQUIPIER POUR LE GARDER A SON ENTIERE DISPOSITION.

MALHEUREUSEMENT, CETTE FAÇON DE FAIRE CAUSERA TOUJOURS LA PERTE DES ROUTIERS FRANÇAIS DANS LE TOUR, et nous ne pourrons jamais rien espérer tant que nous ne nous serons pas mis au diapason des Italiens. C'est ainsi, et il serait vain de le nier.

Comment y parvenir ?

TROIS LEADERS AU PLUS

Le problème est compliqué mais pas insoluble.

Il importe à mon avis avant tout, de limiter le nombre des leaders éventuels. C'est essentiel, et l'expérience de cette année l'a prouvé amplement une fois de plus.

Je vous vois déjà sourire :

— Pas bête, Gem... Il prêche pour son saint...

Ce n'est pas tout à fait cela.

Je pense surtout au réel handicap que l'équipe de France a subi du fait de l'éparpillement des forces, et s'il le fallait, et surtout si j'étais certain d'y trouver l'ambiance et l'aide nécessaires, je n'hésiterais pas une seconde pour ma part à m'intégrer dans une équipe régionale, avec de bons camarades dévoués comme Buchonnet ou Lajoie. Ce n'est donc pas un intérêt personnel qui me fait émettre cette opinion que nous étions bien trop nombreux à espérer dans l'équipe de Marcel Bidot.

Deux leaders éventuels de trop, c'est, qu'on le veuille ou non, deux hommes qui ne rendront pas de services réels comparables à ceux que peut fournir sans la moindre arrière pensée un Muller, pour ne citer que lui. Chacun d'eux, et ils ont bien raison, vivent dans l'espoir de voir se réaliser leur rêve. Mais que vaut une telle largesse devant le regroupement serré, compact, des forces autour d'un Coppi qui se sent toujours protégé, sauf dans la montagne ou contre la montre où ses qualités entrent en jeu, à la tête d'une troupe qui ne voit que lui, ne pédale que pour lui ?

Il faut aviser et se présenter l'an prochain devant l'adversaire avec d'autres armes.

Trois leaders au plus.

BOBET, ROBIC, GEM, POURQUOI PAS ?

Lesquels ?

Tout d'abord Louison Bobet.

Ma conviction est que Louison est bien l'homme qui, en bonne santé et préparé physiquement et moralement, peut inquiéter Coppi et Koblet si ce dernier revient à la surface.

Bobet commet peu d'erreurs en course. Il court le Tour comme il doit être couru, attendant son jour favorable avec persévérance mais se déchaînant lorsqu'il le faut.

SA DEFAILLANCE DE L'AN DERNIER N'EST QU'UN ACCIDENT, ET S'IL DECIDE DE MENER SON DEBUT DE SAISON EN MINIMISANT SES EFFORTS IL PEUT TRES BIEN ARRIVER AU TOUR AVEC DES FORCES INTACTES.

D'ailleurs je suis persuadé que son abstention de cette année lui aura fait un bien énorme.

Malgré notre petit différend vite effacé de l'an dernier, je considère que **BOBET EST UN EQUIPIER PARFAIT** avec lequel il est facile d'adopter et de suivre une ligne de conduite.

Il « pense » la course, dans le moindre détail et sous tous ses angles.

Naturellement, je vois également Jean Robic. Comment

(LIRE LA SUITE PAGE 7)

La semaine prochaine :

Je le sais : mon Tour 52 a été quelconque

LES SOUVENIRS DE JEAN ROBIC (suite de la page 3.)

ne n'est pas atteinte, les sanctions de Toulouse seront appliquées. Pas de fric, pas d'oseille, pas de braise ! spécifia-t-il, en accentuant volontairement le laisser-aller des propos.

— M. Jacques Goddet doit s'agiter dans sa voiture, me dit Bonnaventure, une main sur mon épaule. Je m'attendais à entendre parler de la fermeture de la caisse avant qu'il ne soit longtemps. Et toi ?

— Moi, je suis tranquille, répondis-je. Il y aura une telle « corrida » sur la fin que les journalistes n'auront pas même l'idée de parler des quatre premiers cinquièmes de l'étape.

A La Bourboule où, selon les stratèges, l'attaque devait se déclencher (l'histoire du km. 162 où rien ne se produisit), nous avions une heure et demie de retard sur l'horaire. Les enfants, par miliers, tendaient leurs petites mains vers nous, le long des trottoirs, et je ressentis un peu d'humiliation en songeant qu'ils avaient dû patienter si longtemps, au soleil. Mais, pour ces gosses, l'attente n'était-elle pas un délice ? Ma pensée vogua vers les miens : Jean-Loup, Alain, Marie-Christine... J'allais lutter pour eux,, une fois de plus, mais fort et au bon moment.

Sur les rives du lac Chambon, une soudaine accélération électrisa le peloton, malgré l'appel à l'oisiveté que paraissait lancer une galerie de ravissantes baigneuses. On attaquerait bientôt, sous les ruines de Murois, les pentes conduisant à la Ventouse. Brûlant le ravitaillement, Geminiani avait débouché le premier et violentait sa machine le long des méandres d'une route qui serpentait au milieu des sapins. Je l'apercevais, dos en boule, dominant l'action présente, les épaules soulignant la pesée des genoux, mais j'appréciais davantage le bref et bel effort de Marinelli qui parvint à revenir sur la roue de Raphaël. Puis Bauvin, biceps bandés, cuisses bosselées par l'effort, se détacha. Je restai, quant à moi, en dixième ou douzième position, surveillant Ockers et laissant Gem tenter sa chance. Mais je vis soudain Bartali démarrer dans la roue de Nolten. Céla devenait sérieux,

J'épiai les moindres faits et gestes de Coppi et d'Ockers, et, à ma grande surprise, je dus convenir que, pour la première fois, le Belge sortait de son attentisme. Lui qui court toujours « au millimètre », habile à profiter de l'abri des bonnes roues, il se lança soudainement à fond, et pour ainsi dire, sous mon nez.

Ma surprise était réelle, mais il fallait aviser.

— Laisse-le faire des efforts, me dis-je. Les rôles sont inversés, et c'est bien ton tour d'être dans les roues. Fais le mort pour l'instant...

Je fis un signe à Marcel Bidot, qui poussa sa jeep à mon côté :

— Dites à « Gem » qu'il ne roule plus, puisque Bartali devient dangereux.

Rolland et Quentin trimbalaient un bon coup de barre et ils s'imaginaient que j'étais pareillement cuit. Rien d'étonnant à cela, après tout ce qu'ils avaient consenti comme sacrifices. Je me penchai à l'oreille de Quentin, mon « sosie » :

— Ne me regarde pas comme si j'étais un rat mort ! lui murmurai-je. Je veux leur donner le change. Bartali est devant, tu saisis ? Il cherche à me prendre ma place. Emmenez-moi, Antonin et toi, et je vais démarrer en beauté au pied du Puy de Dôme.

— Je ne peux plus, dit Quentin, je suis lavé.

Coppi nous regarda d'un air gêné. Avait-il entendu ? Peut-être était-il ennuyé de signer ma condamnation. Car, je l'atteste formellement, à partir de ce moment-là, l'entraide Coppi-Ockers joua à en crever les yeux. J'étais en dixième position. Ockers se mit à rouler dans la descente sur Clermont. Coppi, dans sa roue, activait. Pezzi, qui suivait, manœuvra pour les laisser partir tous les deux. Ils prirent cinquante mètres. Ockers se retourna, et, ne me voyant plus, il força l'allure. Je vins alors en tête du peloton, et je vis que Coppi donnait le relais à Ockers. Bartali était toujours devant. En prenant le relais, Ockers se retourna. Je fis une affreuse grimace comme si j'étais désespéré, éteint, à bout de rouleau. Ils furent trompés l'un et l'autre par mon stratagème. Mais au bout de quinze ou vingt relais, ils s'aperçurent que le « mort » était bien vivant, car, en dépit de tous leurs efforts, ils n'avaient pas réussi à agrandir l'écart.

« OH ! » CRIA OCKERS ET IL DECOLLA...

Dans Clermont, Coppi but comme s'il allait sonner la victoire et passa la bouteille à Ockers. Mais le clairon resta muet. Stan se recourbait sur le labeur, pas certain du tout de me posséder. Juste à ce moment, je me lançai à fond ! Je poussai mon effort comme un perdu, et, en un rien de temps, je leur pris deux cents mètres. Je n'étais plus qu'à quatre-vingts mètres de Bartali. Sans plus me retourner, je grimpai rageusement la Baraque, hors-d'œuvre du Puy de Dôme. Mes pneus projetaient sur les bas côtés des petites pierres qui vibraient comme des balles. Je ne lésinais pas sur ma peine, donnant tout ce que je pouvais pour rejoindre le « vecchio ». Mais, Coppi c'est Coppi, et bientôt il revint sur ma roue...

Je pensais qu'il était seul. Hélas ! en me retournant, je vis Ockers qu'il avait masqué jusqu'alors à mes yeux.

— Il a encore bénéficié de son aide, me dis-je, hérissé, furieux, et je me replaçai alors dans le sillage du Belge. Coppi roula en accélérant progressivement, croyant toujours que j'allais « craquer ».

La route devenait un mur. On nous encourageait. Nous grimpions en renâclant...

— Oh ! cria Ockers... et il décolla.

J'attendis qu'il soit à trente mètres et j'allai chercher Coppi. Le maillot jaune n'avait pas entendu le cri désespéré de Stan et il ne comprit qu'en me voyant surgir seul, à son côté.

LA PLUS GRANDE BATAILLE...

Nous avions, entre temps, rejoint Marinelli et Bauvin, mais comme Fausto refusa instantanément de mener, ma propre hésitation favorisa le retour d'Ockers, puis de Carrea, Ruiz, Wagtmans et Gelabert. Nous préparions, en quelque sorte, nos dernières cartouches. La sueur coulait sur nos visages, tandis que, derrière nous, les voitures paraissaient prêtes à se cabrer.

— Dire qu'il y en a qui prétendent que nous nous tirons la bourre au chiqué ! haleta Bauvin.

— Tu as enlevé ton casque, Jean ? s'étonna Marinelli. Bon sang, ça va barder !...

A ce moment précis, Ruiz démarra comme un furieux. Bauvin et Marinelli lâchèrent pied aussitôt. Ils avaient leur compte. J'avais, en effet, ôté mon casque qui me chauffait trop les oreilles et m'empêchait d'entendre.

Devant, il y avait toujours Bartali, Nolten et Geminiani, et je ne pouvais compter que sur moi-même pour les rejoindre...

Alors, d'un coup, et sans être relayé, j'activai sèchement, serrant les dents. Ruiz s'était littéralement effondré après son sprint. Avec lui, Wagtmans disparut, ainsi que je pus m'en rendre compte en me retournant pour faire l'inventaire de mes rivaux. Ockers me parut à l'agonie. Il avait les yeux vitreux. J'appuyai davantage. Je souffrais atrocement, mais Ockers décolla... J'avais pris quelques mètres sur Coppi qui les combla d'un coup de reins. Pas d'importance : ce n'était pas lui que je visais. Il devait rester à peu près trois kilomètres de montée.

— Allez, Robic ! me criait-on de partout.

J'étais comme un poisson que l'on a retiré de l'eau. Je manquais d'air. Coppi et Carrea ne vinrent jamais à ma hauteur jusqu'à deux kilomètres du sommet. Fausto, abrité derrière moi depuis un kilomètre, me porta d'un seul coup l'estocade et je ne pus que le regarder s'envoler, absorbant Bartali puis Gem, avant de remonter Nolten...

J'avais distancé Ockers, mais j'étais vidé. Aussi, Carrea, qui n'avait pas mené, put-il démarrer dans les derniers cinq cents mètres pour me devancer en haut du Puy de Dôme.

Bilan : je prenais 1' 20" à Ockers. La journée n'était pas bonne pour Stan, car il écopa d'une pénalisation de trente secondes pour s'être appuyé à plusieurs reprises sur le bras du Hollandais Wagtmans.

En fait, à deux étapes de Paris, je n'avais plus que 1' 46" de retard sur Ockers pour la seconde place du classement général.

LA SEMAINE PROCHAINE

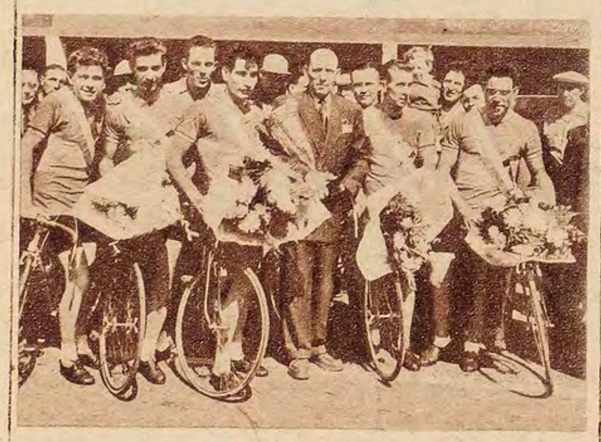
LA BATAILLE DES PYRÉNÉES

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

HASSENFORDER ENLÈVE DE HAUTE LUTTE, LE TROPHEE " SIMPLEX "

Le Trophée des Provinces a été remporté par le rapide Champenois Hassenforder devant Germes.

Le vainqueur, selon la tradition, a reçu un bouquet de fleurs et le baiser d'une spectatrice.



Le cinq de Provence, composé de Hyardet, Chabaud, Elana, Craussabel, Payan, 1er par équipes.

La terrible chute de Fauvel, qui fut relevé grièvement blessé, assombrit cette journée de sport.

Le dernier tour du championnat de France est sur le point de se terminer. Les hommes de tête ont entamé la ligne droite. Deledda est en tête suivi de Rémy et Gauthier, Lauredi et Varnajo, masqués par Molineris qui se retourne. Baldassari et Renaud surgiront...

LE NOUVEAU CHAMPION DE FRANCE CYCLISTE SUR ROUTE RÉVÈLE :

J'avais l'intention de ne plus courir l'an prochain

par Adolphe DELEDDA

REIMS. — Je ne le cache pas, j'étais très confiant au départ de ce championnat de France, et cela pour deux raisons :

1° L'autre dimanche, au Tour du Doubs, où j'avais manqué la bonne échappée, je m'étais littéralement promené au sein du peloton. Victime d'une crevaison, j'étais revenu facilement.

2° J'ai terminé le Tour de France en très bonne condition physique. Cette épreuve m'a donné la forme nécessaire pour devenir champion de France.

J'aurais pu renouveler ma victoire de l'ultime étape du Tour 1951 où, à l'issue de Dijon-Paris, j'avais battu Magni au sprint au Parc des Princes.

Malheureusement, enfermé, je n'ai pu me dégager avant l'entrée sur la piste et les cinquante mètres perdus ne m'ont pas permis de revenir assez tôt pour inquiéter les plus rapides, dont mon ami Antonin Rolland. J'ai terminé cinquième.

Je réalise malgré tout que je suis porteur du maillot tricolore. Je désirais ardemment me l'approprier. Dans ce but, et conscient de ma force, j'ai contrôlé toute la course. Les fugues non dangereuses ne m'ont pas inquiété. Mais celle de Lauredi-Rémy ne m'a pas laissé indifférent. Je me suis dit : « C'est la bonne échappée, il ne faut pas leur laisser prendre du champ. Ce sont deux rouleurs, ils n'ont rien à perdre et vont se mettre « à plat ventre ».

J'ai pris l'initiative de la contre-attaque. Bernard Gauthier ne menait pas, Molineris et Varnajo ne se donnaient pas à fond. Alors, pour rejoindre les deux fuyards, j'ai fait des relais de deux kilomètres.

Au moment du sprint, j'ai eu peur de Baldassari, auteur d'un retour fulgurant en compagnie de Renaud. Mais j'étais décidé à me battre, car j'avais confiance en mon déboulé.

A deux cents mètres de la banderole, j'ai constaté que Lauredi était sur le point de démarrer, encadré de la meute des « Mercier ». Passant le 51 × 14, j'ai attaqué en tête. Baldassari, comme je l'avais prévu, a répondu sèchement. J'ai appuyé de plus belle en me dirigeant vers la gauche de la route pour éviter le vent. Et j'ai gagné assez nettement.

Le parcours me convenait.

Et, cela peut paraître paradoxal, la côte m'a semblé rude : elle était, il est vrai, toujours escaladée au sprint.

En fin de parcours, Molineris était très frais. Il a attaqué à plusieurs reprises et m'a contraint à produire de gros efforts pour le rejoindre.

Lauredi, mon ancien camarade d'école à Vallauris, a fait un gros travail pendant toute la course. Il a eu raison, puisqu'il se savait battu au sprint.

A Lons-le-Saunier, où je possède un café à l'enseigne « Chez Deledda », les clients ont dû vider ma cave. Qu'importe, ce n'est pas tous les jours que l'on est champion de France !

Cette victoire, je suis heureux de l'offrir à ma femme, qui est Jurassienne, et à mon directeur sportif, Pierre Dion.

Et moi, qui avais pris la décision de ne plus courir l'an prochain, je me vois dans l'obligation de continuer !

(Recueilli par René MELLIX.)

NOTRE QUATRIÈME TITRE OFFICIEL !

Par Pierre DION, Directeur sportif des cycles Terrot

REIMS. — Dans ce championnat de France, je comptais surtout sur Antonin Rolland, Sabbadini et André Mahé. Je l'avoue, je n'avais pas grande confiance en Deledda, bien que sachant qu'il était en forme.

Lorsque je l'ai vu dans la bonne échappée, je n'ai plus vécu, car je me demandais s'il parviendrait à triompher au sprint. Molineris était fort et je craignais aussi les deux hommes d'Antonin Magne : Bernard Gauthier et Lauredi.

Sur la fin, mon angoisse a été encore plus grande lorsque j'ai su que Baldassari était revenu au prix d'un gros effort.

Mais, finalement, Deledda a remporté la victoire, et j'en suis encore tout anéanti.

Ce succès, vous le pensez bien, me cause un énorme plaisir, car c'est la première fois que ma maison s'adjuge le titre de champion de France des professionnels.

Cette année est pour nous vraiment très belle puisque, à Reims, nous avons enlevé notre quatrième titre officiel : champion de France et champion du monde de cyclo-cross avec Roger Rondeaux, champion de France des indépendants avec le Bordelais Lesca, et enfin championnat de France des professionnels avec Deledda.

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

MERCREDI
TIRAGE DE LA 28e TRANCHE
LOTERIE NATIONALE

C18

Pour 1.850 f elle est à vous
GARANTIE ABSOLUE DE 5 ANS
Une merveille de la précision Horlogère
Antichoc . . .
Montre bracelet plaquée or 10 microns à trotteuse centrale, fournitures Suisses, ancre 17 rubis, mouvement de grande précision, étanchéité absolue Waterproof Stainless fond acier inoxydable - munie du fameux dispositif breveté PARE-CHOCS avec bracelet crocodile doublé peau. Quantité limitée, nous ne pourrons satisfaire toutes les demandes, livrable contre paiement de 1 850 frs et 4 mensualités de 2 000 frs.
Passez commande immediatement en joignant cette annonce. C 18
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, Rue Lafayette - PARIS-10e

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN
★
TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.
★
C.C.P. Paris 5.390.08
Abonn. : 12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

SUZE
GENTIANE

AVIATION MAGAZINE
Vous présente dans son nº du 1er août 1952
Tous les secrets du superprototype français :
GROGNARD SE-2415
40 ANS D'AVIATION
Et toute l'actualité aéronautique du monde
En vente partout. — 36 pages sous couverture 4 couleurs

GOUTTE D'OR Fr. 21.000

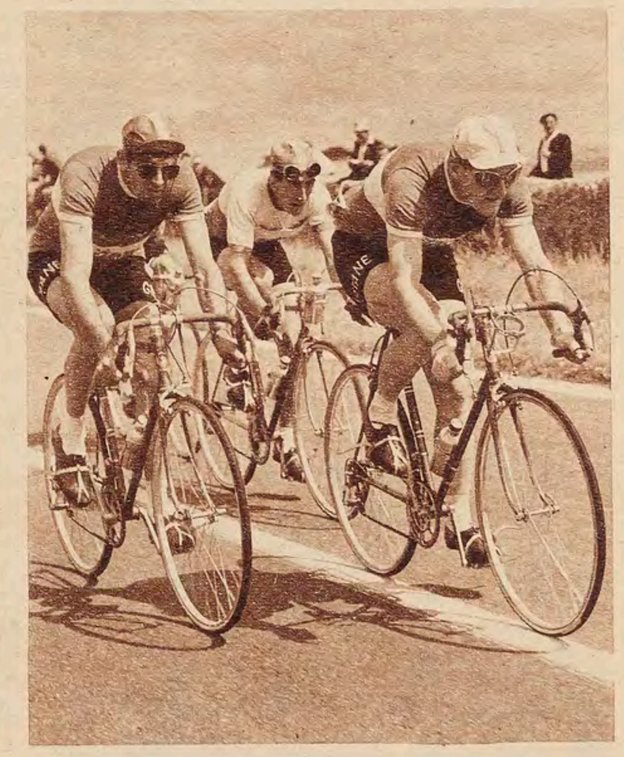
montres DERMONT
Elégance · Précision

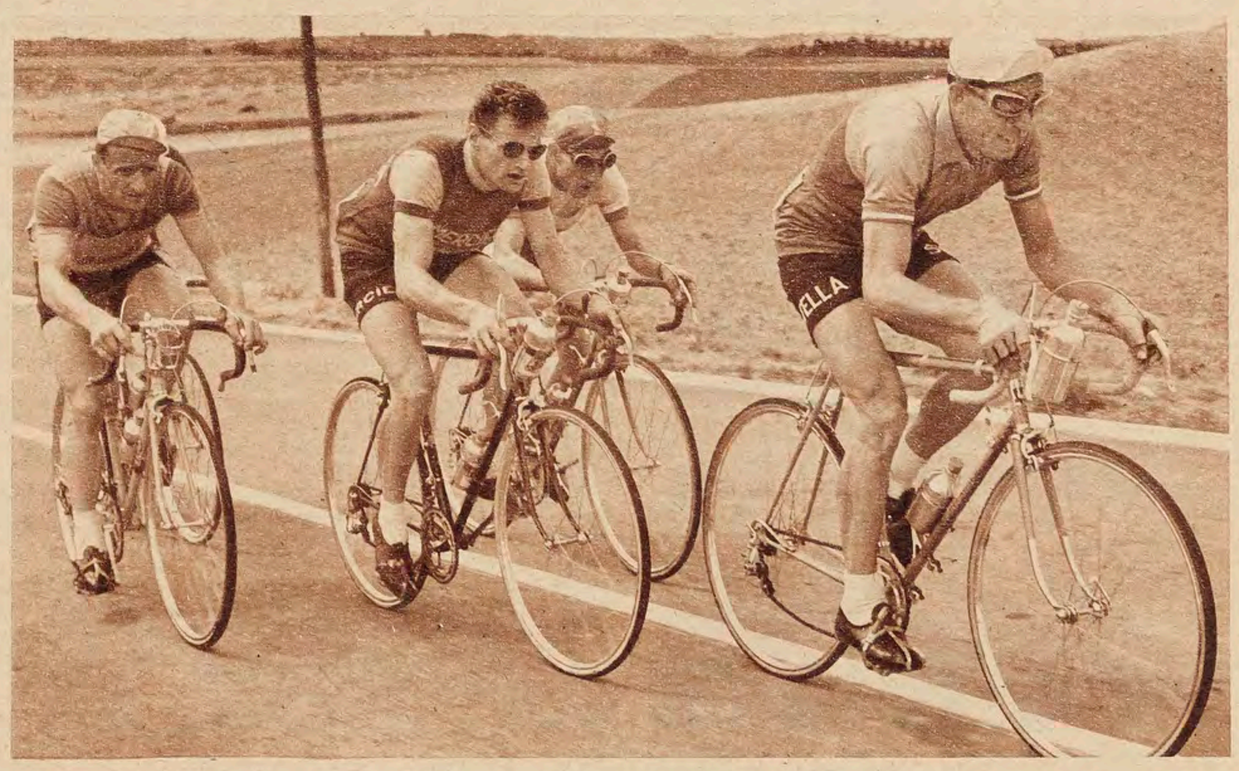
HAITI Fr. 21.000
TOUS CES MODÈLES SONT EN OR 18 CARATS

Le départ vient d'être donné et déjà Deledda mène devant Maurice Diot. Robic (casqué) et Bobet surveillent les opérations. Mais sur ce circuit prévu pour les bolides automobiles, les spectateurs sont peu nombreux.

ROBIC, CANAVÈSE ET REDOLFI

Premiers échappés du jour : au 2e tour Redolfi et Canavèse roulent de concert. Ils seront vite rejoints.


Au 13e tour, quatre hommes ont tenté leur chance. Guégan, Canavèse et Chaumarat, qui cache Redolfi.


Bobet, qui voudrait conserver son maillot, chasse, suivi de Guéguen, qui a dans sa roue D. Forlini et, à sa droite, Rémy. Mais le tenant du titre est visiblement à l'ouvrage. Il parviendra, cependant, à rejoindre.

La semaine prochaine, les résultats de notre concours :

QUI GAGNERA LE TOUR 52 ?

LE dépouillement du grand concours de « But et Club-Le Miroir des Sports » : « Qui gagnera le Tour 1952 ? », s'est poursuivi la semaine dernière sous le contrôle de Me Drouard, huissier, 16, rue de Tracy, à Paris.

Ce dépouillement est à l'heure actuelle achevé et nous n'attendons plus que le procès-verbal que doit dresser cet officier ministériel pour publier la liste des gagnants.

NOUS SERONS EN MESURE DE COMMUNIQUER LA LISTE DE CES GAGNANTS DANS NOTRE NUMERO DE LA SEMAINE PROCHAINE.

Rappelons que les réponses-type auxquelles Me Drouard se référera pour établir le classement définitif sont les suivantes :

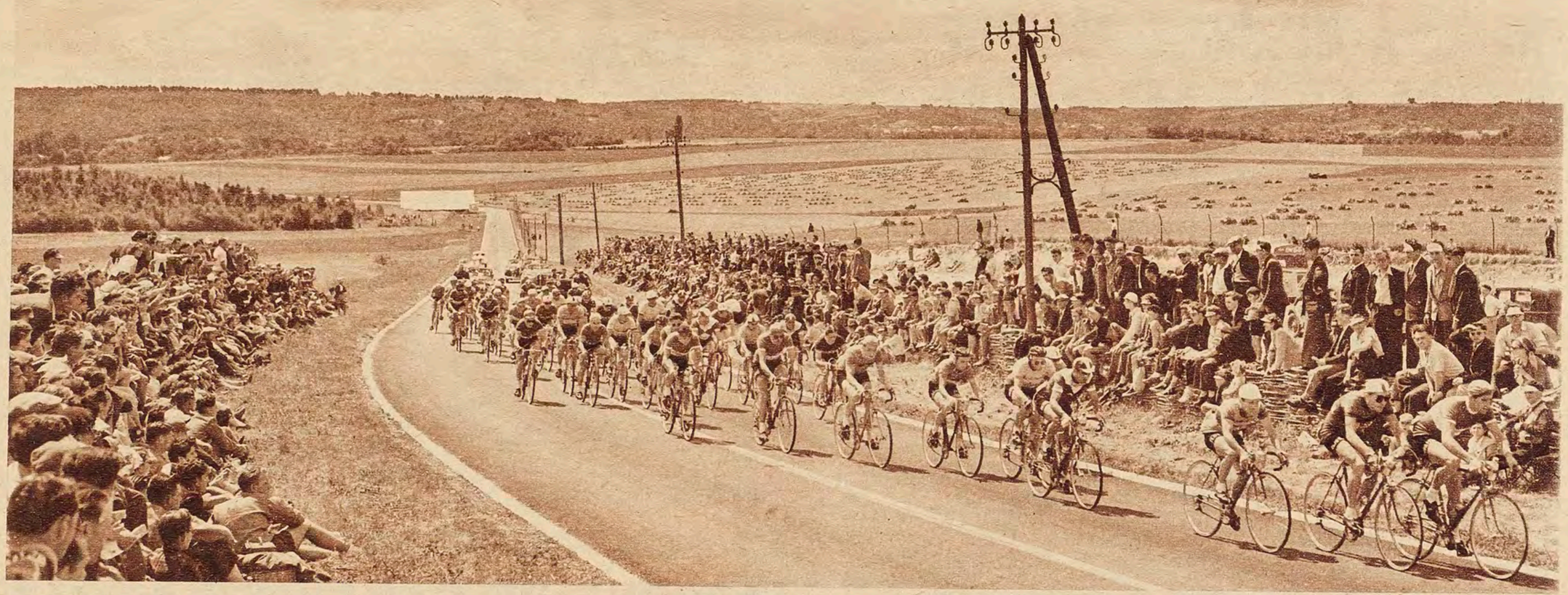
1° Qui gagnera le Tour ? Réponse : Fausto Coppi.

2° Quels seront les coureurs classés 2e et 3e au classement général ? Réponse : Stan Ockers (2e) et Ruiz (3e).

3° Dans le classement par équipes, donnez les noms de l'équipe classée première et de l'équipe classée seconde. Réponse : Italie (première) et France (seconde).

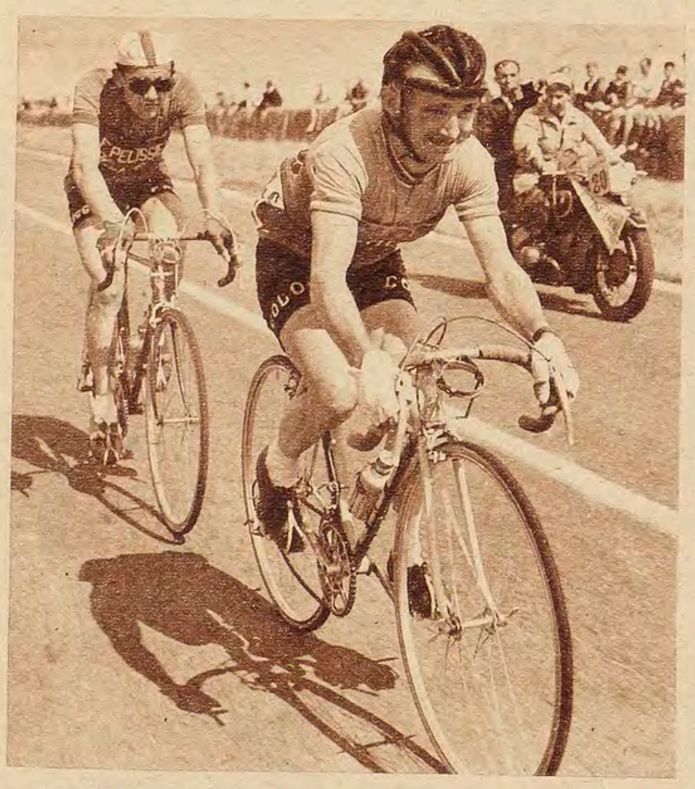
4° Question subsidiaire : Quel sera le temps du vainqueur ? Réponse : 151 h. 57'20".

5° Question subsidiaire : Quel sera le temps du second ? Réponse : 152 h. 25'37".



A travers un paysage typiquement champenois, avec ses vallonnements légers, ses meules de blé pointillant de jaune la plaine, le peloton, que conduit **Antonin Canavèse**, roule au train sous un ciel nuageux. La route semble monter, mais ce n'est qu'une illusion, et, bien que l'allure soit assez rapide, les 48 qualifiés sont encore là, étirés sur une centaine de mètres.

ONT TOUJOURS ATTAQUÉ SUR LE CIRCUIT DE GUEUX



Au 17e tour, **Jean Robic**, qui dispute son premier championnat de France, s'est enfui à son tour, suivi de **Telotte**.

Dans la côte de la Garenne, **Bernard Gauthier** et **Forlini** ont lâché le peloton et, au vingtième tour, ont rejoint **Robic** et **Telotte**. **Forlini** mène devant « **Biquet** », **Telotte** et **Bernard Gauthier**. Ils seront également rejoints au 22e tour.

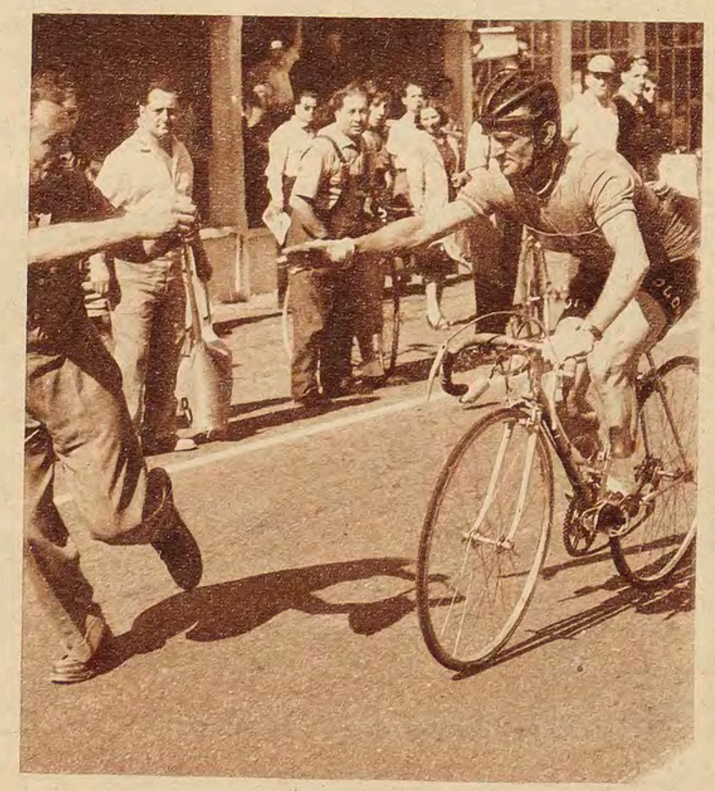


Image du Tour de France ou du championnat ? **Robic** saisit sa musette au contrôle de ravitaillement, à mi-course.

L'ARTICLE DE RAPHAËL GEMINIANI (suite de la page 4)

en serait-il autrement après sa course si courageuse de cette année ?

Je sais que nombreux sont ceux qui aimeraient le voir s'assagir et courir à la Coppi, c'est-à-dire ne jamais fournir de ces efforts insensés dont il est prodigue. Théoriquement, c'est parfait. **MAIS UN ROBIC N'ECOUTANT PLUS SA FOUGUE NE SERAIT PLUS ROBIC**, et s'il était capable de se tenir tranquille c'est qu'il ne serait pas en forme.

J'aimerais être le troisième homme de base, et je le dis sans fausse modestie.

Certains estimeront peut-être que j'ai démérité parce que j'ai terminé en troisième position chez les Français, mais, après avoir bien réfléchi, et sans indulgence, à mon cas personnel, j'en suis venu à cette conclusion : je n'ai pas couru le Tour décontracté comme l'an dernier; je me sentais une responsabilité très lourde à supporter du fait de l'abstention de Bobet. Mes nerfs ont été trop longtemps à rude épreuve.

Mais Lauredi ? Mais Dotto ? Mais Lazaridès ?

Où serait le mal pour chacun d'eux s'ils disputaient le Tour en qualité de leader d'une équipe autre que l'équipe nationale ?

Un Robic aurait fait tout aussi bien, sinon, mieux, cette année, s'il avait eu autour de lui onze routiers tous dévoués à sa cause. Il faudrait au trio sélectionné l'aide totale et permanente, mais non servile, de neuf routiers connaissant bien leur métier, c'est-à-dire capables de fournir, les uns à l'arrière les autres à l'avant, après avoir payé de leur personne chaque fois que la chose aura été nécessaire, **L'EFFORT SANS GLOIRE MAIS INDISPENSABLE** qui consiste à n'être que des routiers ne s'occupant pas de leur place au classement général.

C'EST LA SEULE ET UNIQUE FAÇON DE FAIRE ECHEC AUX TRANSALPINS QUI, FAUSTO MIS A PART, NOUS SONT INFERIEURS DANS L'ENSEMBLE.

Leur succès vient, et je le répète, de ce qu'ils n'ont pas le moindre scrupule à prendre tout ce que le règlement leur accorde et que nous délaissons.

Si je n'ai pas donné les noms de ceux que je considère comme les plus capables de remplir cette tâche, c'est que je ne suis pas devin et ne peux prévoir ce que sera la forme de chacun, l'an prochain, à deux semaines du Tour.

Mais neuf routiers, sur l'ensemble de l'effectif français, ça se trouve...

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

LE CIRCUIT DE REIMS N'ÉTAIT PAS A LA MESURE D'ADOLPHE DELEDDA ET DE SES RIVAUX

par Félix LÉVITAN

REIMS. — Deledda est champion de France... On voit d'ici les sourires contrits. Pauvres cyclistes, les voilà bien... Eh! quoi, nous en sommes-nous plaints? Avons-nous douté de sa valeur, de son avenir? Avons-nous laissé entendre qu'un autre eût été plus digne du titre? Pas le moins du monde et, si nous devons faire grise mine, ce n'est pas au Jurassien, mais à la Fédération Française de Cyclisme qui, une fois de plus, a démonétisé le maillot tricolore en le livrant à l'ambition de gaillards en pleine forme — et Deledda était de ceux-là — sur un parcours indigne d'être baptisé routier.

Dimanche, à Gueux, Deledda était le meilleur. Il a bien couru, bien sprinté — trop bien peut-être... — et il a devancé tout le gratin du cyclisme français. Puisque de par la grâce d'une Fédération qui se soucie plus d'argent que de prestige, la kermesse rémoise était intitulée championnat de France, il était logique que Deledda reçût le maillot si brillamment porté avant lui par Louison Bobet.

On connait Gueux. C'est plat comme la main, avec une petite côte de rien du tout. Sans le vent qui soufflait en rafales dans la ligne droite, l'épreuve eût été d'une déconcertante facilité. C'est du coup qu'elle eût été insipide. Car enfin, jusqu'au démarrage d'Antonin Canavèse, nous avons plutôt sommeillé... C'est l'Aixois qui eut le mérite de livrer l'assaut le plus spectaculaire. Il y mit tout son cœur et, trois tours durant, tint tête à la meute. C'était de la folie, mais c'était sympathique. Après quoi, on eut la fugue de Rémy et Lauredi dans la dernière heure. Elle sonnait le glas d'une poignée de routiers dont on attendait merveille, d'un Darrigade, par exemple, qui s'était comporté jusque-là en vainqueur possible, d'un Bobet qui avait défendu son bien avec un acharnement digne d'un meilleur sort. Mais si sa condition du début de saison n'était pas revenue, du moins la forme mi sante qu'il afficha apparut-elle plus qu'acceptable.

Quatre hommes parvinrent à se hisser au niveau de Rémy et Lauredi : le futur vainqueur Deledda, Bernard Gauthier, Varnajo et Molineris. Ils couvrirent le dernier tour au coude à coude, démarrant ou se surveillant, ralentissant aussi avant le sprint, tant et si bien que Baldassari et Renaud, sortis en flèche du paquet, réussirent à se hisser à leur hauteur pour l'enlevage.

Quel sprint... Tumultueux, conduit en zigzag par Deledda, mais sans provoquer l'ire de Baldassari second, ce qui nous a permis de penser qu'en dépit des apparences le verdict était honnête.

Alors que Varnajo, Bernard Gauthier, Lauredi, Deledda, Rémy et Molineris roulaient roue dans roue sur la route blanche et monotone de Gueux, au milieu de champs immenses pareils à des déserts, nous songions à ce qu'eût donné cette fugue décisive dans les côtes de la vallée de Chevreuse. Ah! qu'il était doux de rêver... Mais ce n'était qu'un rêve, hélas!...

Encore une fois, le poulain de Terrot n'y est pour rien.

Il a gagné. C'est ce qu'il avait de mieux à faire...

Reportage photographique de Henri Letondal, Albert Iorwitz et Yves Bardin.

Le nouveau champion tel qu'il est

REIMS. — Adolphe Deledda (33 ans, 1 m. 71, 67 kilos) est né le 27 septembre 1919 à Villa-Minozzo (Emilie) et vint en France à l'âge de six ans.

Il devint professionnel en 1939 pour le compte de la marque « Mervil », et remporta de nombreux succès régionaux, tant sur la Côte d'Azur qu'en Lyonnais.

En 1943, Deledda prit le maquis dans le Jura, et à la Libération il s'installa à Lons-le-Saunier, où il se maria avec une Jurassienne. En 1947, il remporta une étape du Tour d'Espagne.

Il émergea vraiment en 1949, année où il ouvrit un café à Lons-le-Saunier. Cette année-là, il remporta deux étapes des Six Provinces, le Tour du Doubs et l'étape St-Malo-Les Sables du Tour. Tombé à Marseille, il abandonna.

En 1950, il se classa 2e du Tour du Maroc, enleva le Circuit des Grands Vins de Bordeaux et la dernière étape du Tour d'Allemagne.

L'an dernier, il termina 32e du Tour et premier de l'ultime étape Dijon-Paris.

Cette année, il se classa 3e du Grand Prix de Firminy, 5e du Critérium du « Dauphiné Libéré », 9e des Boucles de la Seine et 24e du Tour de France. Il est depuis hier champion de France.

R. M.

LE CLASSEMENT

1. Deledda Adolphe, sur cycle Terrot, pneus Hutchinson, les 251 kilomètres en 6 h. 42'52"; 2. Baldassari Jean, à une roue; 3. Gauthier Bernard, à 1 longueur; 4. Varnajo Robert; 5. Rémy Raoul; 6. Molineris Pierre; 7. Lauredi Nello, 6 h. 47'54"; 8. Renaud Jacques; 9. Mahé André; 10. Desbats Robert 11. Forlini Dominique; 12. Telotte Eugène; 13. Bober Stanislas; 14. Bonnet Marius; 15. Scodeller Gilbert; 16. Redolfi Atillio; 17. Rol Emile; 18. Dupont Jacques; 19. Guegan Raymond, tous même temps que Lauredi; 20. ex æquo: Sabbadini Tino, Bobet Louis, Kebaili Ahmed, Bonnaventure Robert, Robic Jean, Quentin Maurice, Coste Charles, Sciardis Gino, Lauk Lucien, Canavèse Antonin, Chaumarat Albert, Bauvin Gilbert, Rolland Antonin, Diot Maurice, Cieliczka Jean-Marie; 35. Creton Roger, 6 h. 52'28"; 36. Darrigade André; 37. Bobet Jean. Tous les autres concurrents ont abandonné.

CHAMPIONNAT DE FRANCE

sur route professionnel

1er DELEDDA

sur cycle

TERROT

Agents partout et exposition :

72, av. de la Gde-Armée, Paris

TERROT-DIJON

CHAMPIONNAT DE FRANCE

1er DELEDDA sur cycle TERROT

SIMPLEX

CHAMPION DU MONDE

La plus forte production mondiale

PARIS L. JUY DIJON

SERVICE DES COURSES

13, rue Denis-Poisson, Paris-17e

GAL. 36-86

C'est à douze tours de la fin que l'Aixois A. Canavèse entreprit une échappée solitaire vouée à l'insuccès mais qui fut magnifique.

A peine Canavèse eut-il été absorbé par le peloton que à son tour, tenta sa chance, flanqué de Cieleska. Ils éc

DE L'ASSAUT DE CANAVÈSE AU MAILLOT

La cloche a résonné : dernier tour. Aussitôt, Molineris a démarré dans un effort de tout son être. Rémy est près des stands de ravitaillement. Gauthier le regarde. Varnajo, Lauredi et Deledda le suivent dans l'ordre. Molineris échouera.

Deledda a gagné. Il est exténué à sa descente de machine et son directeur sportif le soutient.

Premier supplice du vainqueur : celui de l'interview au micro. Deledda s'y prête de bonne grâce.

Cette fois, ça y est remise du maillot

é par le peloton que Lauredi, é de Cieleska. Ils échouèrent.

Avec Rémy, Lauredi fut plus heureux. Cette fois, la course se jouait de manière décisive, et le peloton ne put se reformer.

AILLOT TRICOLORE DE DELEDDA

est près des is échouera.

Dernière ligne droite. Alors que les hommes de tête ont légèrement ralenti en vue du sprint, Renaud et Baldassari, catapultés du peloton, vont réussir à les rejoindre.

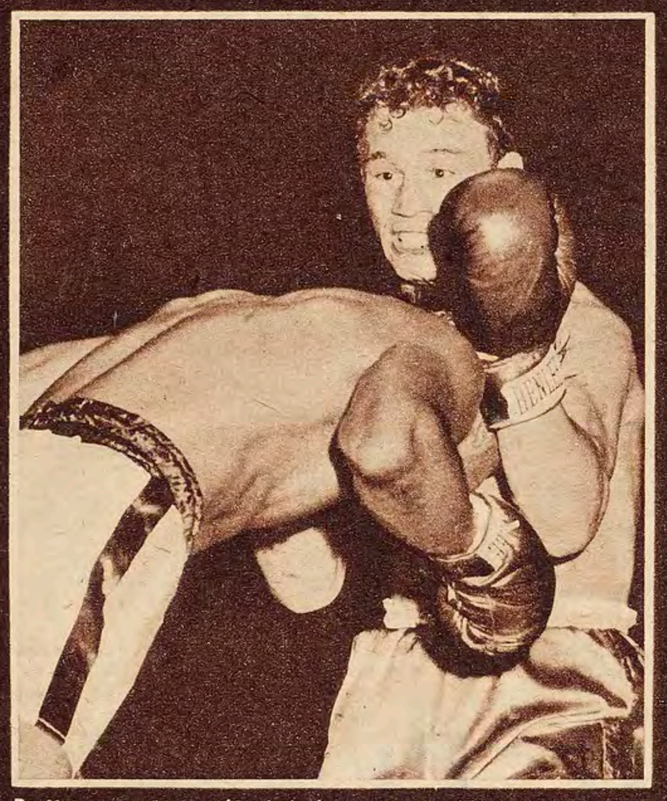
e fois, ça y est : le moment solennel de la ise du maillot tricolore est enfin arrivé...

Deledda, nouveau champion de France de la route, n'a plus qu'à poser, le sourire aux lèvres !

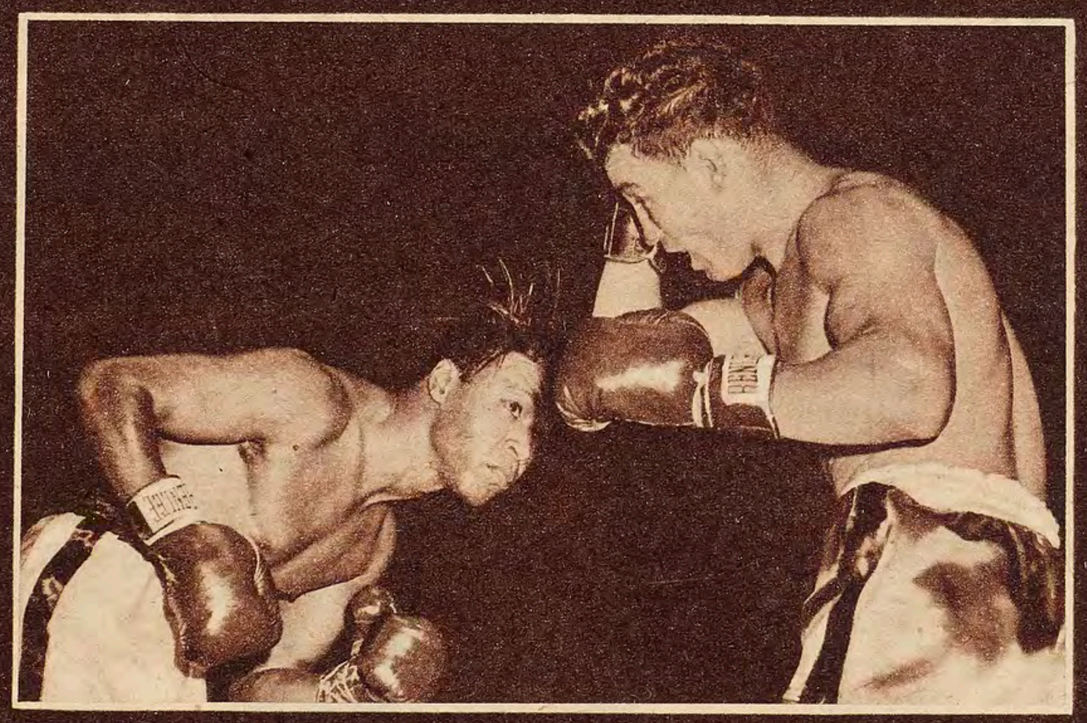
DAUTHUILLE A UN TOURNANT DE SA CARRIÈRE

LAURENT DAUTHUILLE, en mauvaise condition physique, a subi une sévère défaite à Montréal devant le noir américain Jimmy Bratton. Ce fut l'ombre du « Tarzan de Buzenval » qui se présenta dans le ring. En face de lui, un boxeur en pleine forme, rapide et en pleine possession de ses moyens. Dès le deuxième round, Laurent accusa les coups de son adversaire. Au troisième, un sévère direct au cœur l'ébranla si rudement que l'arbitre arrêta le combat et proclama Bratton vainqueur par k.o. technique.

Il est à souhaiter que cette défaite incite Dauthuille à prendre désormais son métier au sérieux.



Bratton « rentre » tête baissée sur Dauthuille qui grimace et cherche vainement à contrer par un crochet droit à la face.



Attentif, Bratton cherche l'ouverture et va de nouveau se lancer à l'attaque tandis que Dauthuille, prêt à partir en direct du gauche, se protège du droit pour éviter le crochet du noir déjà prêt à jaillir.

Pris de vitesse et bousculé, Dauthuille cherche à esquiver le punch meurtrier de Bratton qui, emporté par son élan, a manqué son coup, mais s'apprête déjà à une nouvelle et décisive attaque.

Voici le départ du 400 m. où notre jeune représentant devait si brillamment triompher. De g. à dr.: Mac Lane, Duncan, Ford Konno, Jean Boiteux, Ostrand, Wardrop, Morre et Furuhashi. Les huit finalistes se concentrent avant le coup de feu du starter. Boiteux, entre ses deux grands rivaux, est parfaitement décontracté et prêt à bondir à la conquête du titre olympique.

JE PENSAIS A TARIS ET J'AI GAGNÉ POUR MES PARENTS ET A. MINVILLE

M. BOITEUX A PRIS UN BAIN

M. Boiteux père s'est jeté à l'eau pour être le premier à embrasser son fils vainqueur, tandis que Ford Konno récupère dans la ligne voisine. Mais il a coulé et c'est son fils qui l'aide à sortir du bassin où il s'est lancé tout habillé.

par JEAN BOITEUX

J'AI vécu la minute la plus grande de ma vie. C'était le mercredi 30 juillet à Helsinki.

Dressé sur le sommet du podium, Ostrand devant moi, Ford Konno derrière, tous deux à un degré plus bas, j'écoutais la « Marseillaise », je regardais le drapeau tricolore monter lentement au mât olympique. Mon cœur battait très fort dans ma poitrine.

On prétend que rien ne peut émouvoir un garçon de dix-neuf ans, mais, moi, je sais bien maintenant qu'il est des choses qui remuent profondément l'âme à cet âge. Je ne peux prédire ce qui m'arrivera par la suite, mais je doute fort qu'une pareille émotion se reproduise jamais pour moi.

Maman, ma bonne maman, papa, mon brave papa, M. Minville, celui qui a dirigé toute ma carrière et a fait de moi ce que je suis, pleuraient silencieusement.

Ils avaient droit, sinon plus que moi, aux honneurs. Cette victoire était la leur. Elle était le résultat de leurs conseils patients, des soins dont ils m'ont toujours entouré, et c'est pourquoi il m'est doux de la leur offrir.

Champion olympique ! C'est un titre dont je rêvais. Je ne disais rien, bien sûr, car il n'est pas dans ma nature de me vanter. Mais j'avais senti, en demi-finale, que je pouvais vaincre. Mon entraîneur Alban Minville, qui n'est pourtant jamais très optimiste dans ses propos, m'assurait que j'avais ma chance.

Tout cela contribuait à me donner un moral extraordinaire.

Mes parents, eux, étaient certains que je gagnerais, mais une mère et un père ne voient-ils pas leur enfant plus grand qu'il n'est en réalité ?

M. Minville m'avait donné avant la finale ses instructions. Elles étaient simples : « Il faut, m'avait-il dit, écœurer Ford Konno par un train rapide. Son démarrage brusque en fait un homme redoutable dans la dernière longueur du bassin. Mais tu devras le lâcher avant. »

Sur la plage de départ, je regardais l'Américain au visage d'Asiate, et je me pénétrais bien des conseils de mon entraîneur. Je me répétais : il faut le lâcher avant la dernière longueur.

Le coup de pistolet me surprit dans mes réflexions, et je plongeai. Mon tableau de marche, préparé par M. Minville, était basé sur 4' 31", c'est-à-dire : 1' 3", 2' 12", 3' 22" et 4' 31", pour chaque passage de cent mètres. Dans l'eau, je me sentais bien. J'avançais sans effort dans ce magnifique et clair bassin où l'on peut ouvrir les yeux tout grands. Et quand je prenais mon temps de respiration, j'apercevais Ford Konno sur ma droite.

L'Américain forçait, mais il ne me lâchait pas. J'étais calme et je sentais que tous mes muscles répondaient bien.

Aux 250 mètres, Konno et moi étions toujours ensemble.

J'eus envie alors de démarrer et, au virage des trois cents mètres, je compris que j'avais une petite avance.

J'entendais les voix françaises qui m'encourageaient bruyamment. On se serait cru aux Tourelles ou dans ma piscine préférée à Toulouse. Je me disais que mes parents, eux aussi, devaient crier avec les autres. C'est à ce moment que j'eus conscience de ma victoire. Je poussai à fond. Les clameurs redoublaient d'intensité.

Encore une longueur de bassin. La lutte atteint un degré élevé. Je sens que Ford Konno me remonte. Il est sur la gauche. Mais mon rythme ne faiblit pas. Le mur de ciment est là, tout près, il se rapproche, je le touche, je suis vainqueur !

On me le dit. On se penche vers moi. On me sourit, on me fait des signes de la main. Je ne suis pas épuisé. Je ressens au contraire une espèce de bien-être. La joie coule en moi et aussitôt je repars en brasse lente pour reprendre mon souffle.

Mes amis hurlent mon nom, et je les remercie en agitant le bras. Je suis heureux de leur avoir fait plaisir.

Une pensée me vient à l'esprit : Taris, le grand champion français, qui, pour une main, n'avait pas connu la même joie. Tout en nageant, j'y songe, et je me dis que j'ai eu plus de chance.

Je vois des gens qui s'agitent sur le bord de la piscine, des visages qui me regardent, des mains qui se tendent.

Au moment où je vais accoster, quelqu'un plonge dans l'eau à côté de moi. Je suis surpris et les éclaboussements me sautent dans les yeux. Une tête apparaît coiffée d'un béret basque. Elle s'ébroue un peu, et je reconais mon père.

Brave papa ! Il n'a pas pu résister au désir de venir m'embrasser le premier. Il me saisit à bras-le-corps et me dit : « Mon petit Jean, je suis fier de toi... »

Je lui réponds : « Papa, c'est pour toi que j'ai fait cela... »

Nous nous embrassons encore et les photographes en profitent.

Vous dire combien je suis content d'en avoir terminé n'est pas possible.

Je sors de l'eau. On se rue sur moi. On me tire par les bras, et M. Minville me serre le cou :

« C'est bien, gamin ! »

Il ne peut prononcer que ces trois mots. Ses yeux sont remplis de larmes.

Maintenant, j'ai hâte d'aller retrouver ma mère, placée tout là haut, sur un gradin. Mon bouquet sera pour elle.

La cérémonie est terminée. Après cela, je crois vraiment que je viens de remporter une belle victoire. Et, le lendemain, j'ai relu plusieurs fois un télégramme qui m'avait été adressé parmi tant d'autres. Il venait d'Indochine, et disait :

« Particulièrement heureux victoire. Chaleureuses félicitations.

Signé : Jean TARIS. »

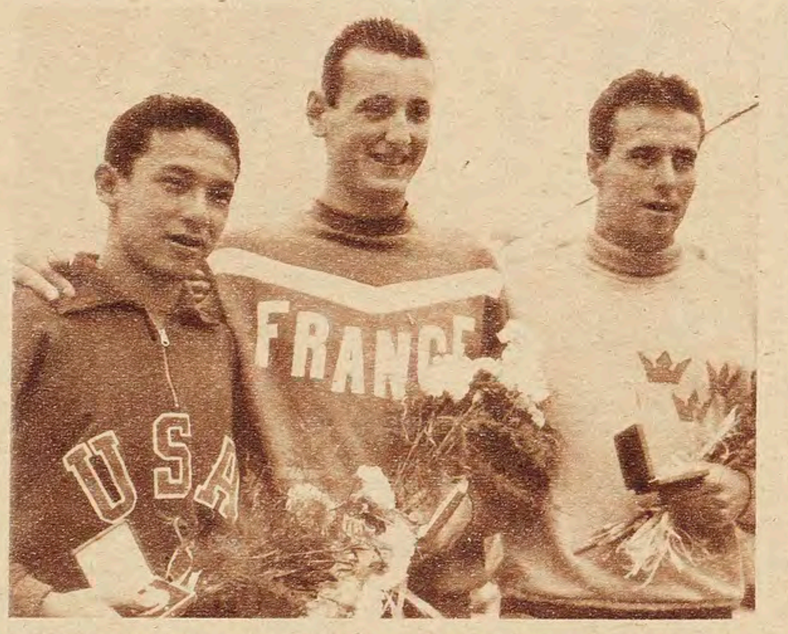
L'hommage de mon grand et malchanceux ancien était pour moi plus qu'une consécration.

(Recueilli par André POIRIER.)

QUATRE HEURES DE LA VIE D'UN CHAMPION OLYMPIQUE

J. Boiteux reprend sa respiration en finale. Il est 17 heures.

Fou de joie, le jeune champion reçoit l'accolade de son coach.



L'heure officielle du triomphe a sonné. Recoiffé et fleuri, Boiteux pose pour les photographes entre Ford Konno (à g.) et Ostrand.

17 h. 45. Son bouquet près de lui, Jean Boiteux se rhabille.

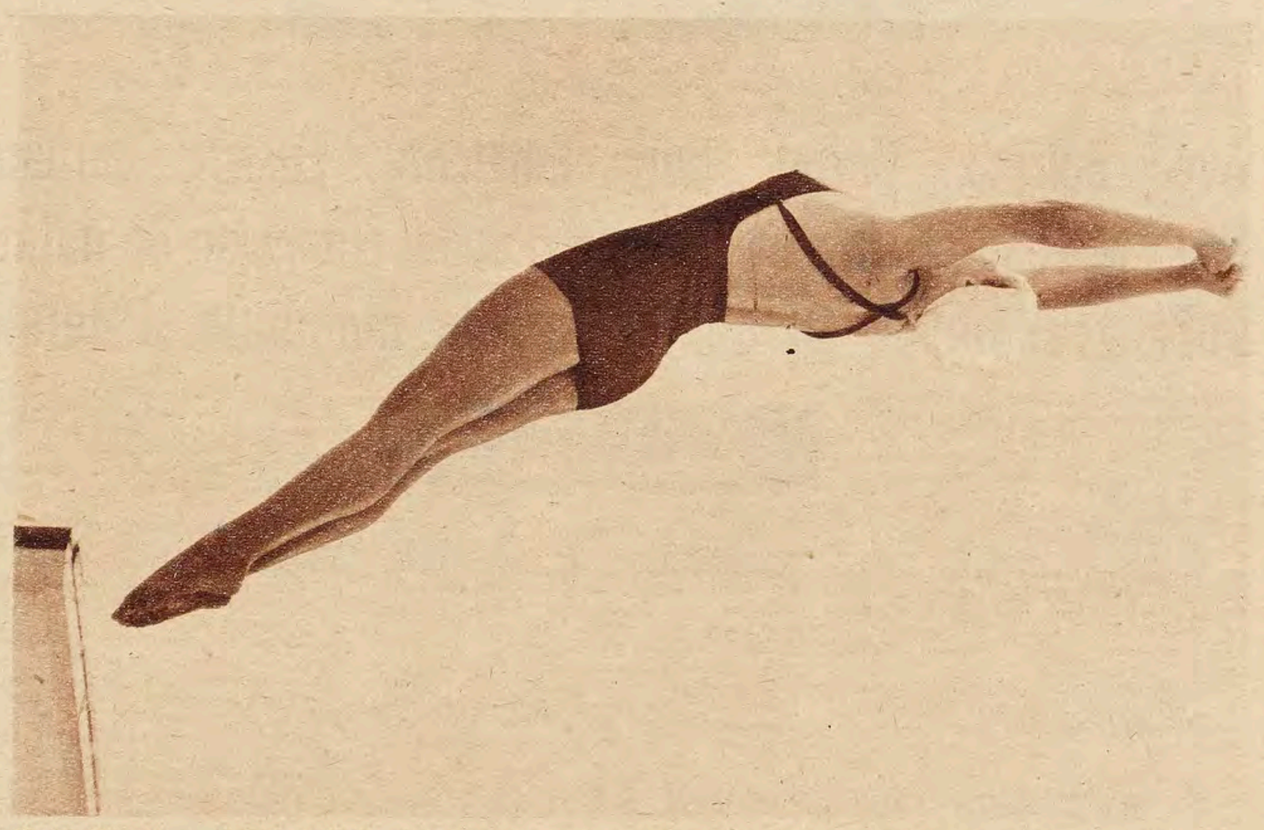
Quelle belle médaille, apprécie Bernardo, compagnon de Jean.

19 h. Le ministre des Sports, M. J. Masson, félicite le lauréat.

20 h. Comme un enfant sage, Jean s'endort. Demain, le 1.500.

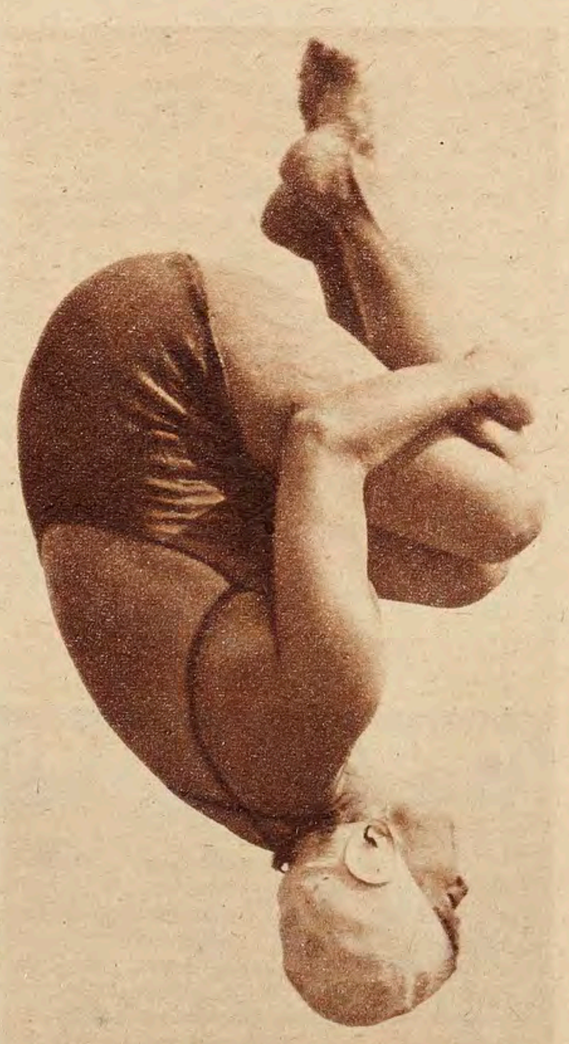
Voici une splendide photo de Patricia Mac Cormick, double championne olympique de plongeon, exécutant, à l'entraînement, avec une rare maîtrise et une ligne impeccable, un périlleux carpé du tremplin de 3 m.

ENTRE LE CIEL ET L'EAU

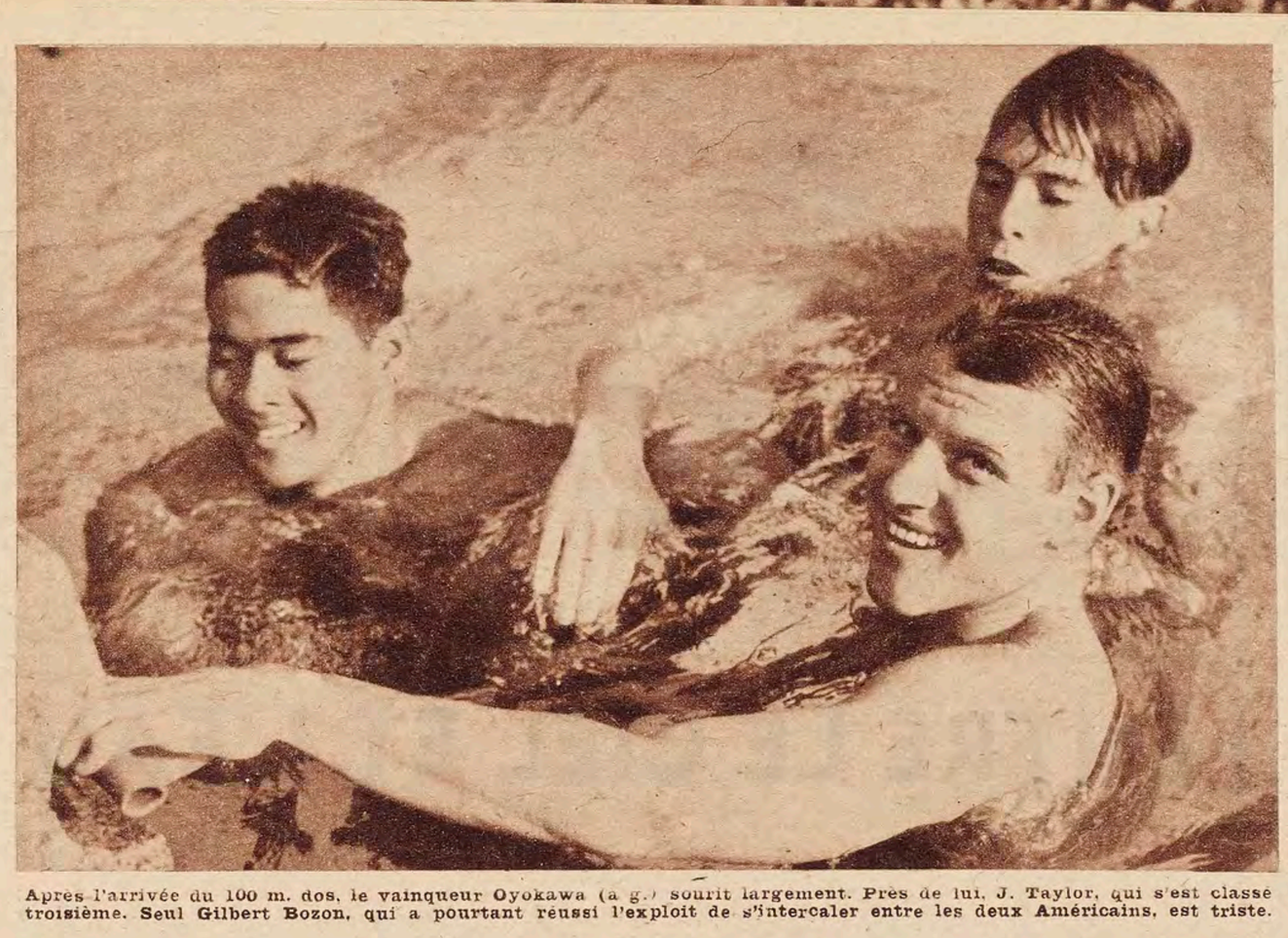


Mady Moreau, brillante médaille d'argent, n'a rien à envier à sa rivale américaine sur le plan de la ligne. La voici en plein envol pour un plongeon retourné, où sa technique remarquable fera l'admiration de tous.

Le sourire de Mady Moreau après sa superbe 2e place, et celui de Patricia Mac Cormick après le saut au tremplin.



Nicole Pélissard, dans sa grande spécialité, le haut vol, exécute un périlleux au vol, groupé.



Après l'arrivée du 100 m. dos, le vainqueur Oyokawa (à g.) sourit largement. Près de lui, J. Taylor, qui s'est classé troisième. Seul Gilbert Bozon, qui a pourtant réussi l'exploit de s'intercaler entre les deux Américains, est triste.

Avec Boiteux, Bozon, Jany, Eminente, Lusien, Bernardo, Mady Moreau et Nicole Pélissard, l'école française de natation sort grandie de la confrontation mondiale d'Helsinki

HELSINKI. — Tous les records olympiques de natation ont été battus, plusieurs fois de suite parfois. Telle est la constatation brutale qui situe très exactement la haute qualité technique des Jeux d'Helsinki.

Le plus beau titre, celui dont la valeur intrinsèque est de loin la meilleure d'après les temps réalisés et la valeur des concurrents, revient à un Français, un jeune élève d'Alban Minville, Jean Boiteux qui venge ainsi, en réglant l'Américain Ford Konno, la défaite de Taris à Los Angeles, devant Buster Crabbe.

Ce titre et la tenue générale des Français nous apportent une magnifique compensation de nos déceptions en athlétisme.

De l'un de nos envoyés spéciaux
André POIRIER

Qu'un jeune compatriote de 19 ans se soit montré devant nous le meilleur nageur du monde sur une distance idéale, la plus complète sans doute puisqu'elle réclame des qualités de vitesse et de résistance, nous comble de joie.

Jean Boiteux, garçon franc, sympathique, excellent fils, est un athlète de très grande classe. Il a une gentillesse charmante et que nous avons beaucoup appréciée durant les quelques jours que nous venons de passer en sa compagnie.

On pourrait supposer que, avec ce titre suprême, il a atteint le plafond de sa forme et de sa valeur. Mais son papa et, aussi et surtout, Alban Minville, qui le couvent avec attention, estiment qu'il améliorera encore ses temps dans l'avenir.

Boiteux progresse, encore et toujours, sans perdre de sa vitesse, car il n'a pas d'excédent de poids. Il s'étoffe et ses poumons prennent plus d'amplitude. C'est dans la culture physique, qu'il pratique une bonne demi-heure par jour, qu'il développe ses muscles et gagne en puissance de bras.

Sa nage est toute de souplesse et il tient cette qualité de sa maman (papa Boiteux dixit).

Quant à son tempérament, calme en apparence, il ne l'est pas tant qu'on l'imagine. Boiteux est coléreux et c'est un peu pourquoi il aime la lutte.

Sa préparation pour les Jeux Olympiques a été conduite de façon remarquable par Alban Minville.

Elle a été orientée spécialement en vue du 400 mètres d'Helsinki. A partir de janvier, il a couvert chaque jour cinq kilomètres, prenant une heure sur son repos quotidien pour nager. Cinq fois par semaine, il a effectué une deuxième séance d'entraînement, le soir après ses cours. Il a donc couvert plus d'un millier de kilomètres pour remporter le titre, ce qui dénote un bel entêtement et une volonté farouche.

Sa défaite dans le 1.500 mètres doit être mise sur le compte de la fatigue et de la détente morale qui ont suivi sa victoire. Comblé dans ses vœux, Boiteux n'abordait plus la compétition avec le même état d'esprit.

Ses mentors affirment qu'il prendra une éclatante revanche cette année même en battant le record du monde de la distance. Il est probable que ses qualités le lui permettront. Rien désormais ne saurait nous étonner venant de la part de ce champion au grand cœur.

Autre grande vedette française, Gilbert Bozon, de deux ans plus jeune. A dix-sept ans seulement, le jeune champion troyen abordait pour la première fois une dure compétition internationale.

Couvé par son excellent entraîneur Jack Latour, ayant lui aussi subi d'interminables séances bi-quotidiennes d'entraînement, ayant lui aussi couvert son millier de kilomètres en regardant le toit de la piscine de Troyes, ou le ciel, il a réussi à se qualifier en demi-finale, puis en finale, dans laquelle, pour la première fois de sa jeune carrière, il fut asservi par le trac.

Et c'est l'Américain Oyakawa qui a remporté le titre, tandis que Bozon se contentait d'une médaille d'argent qui marque le début brillant d'une grande carrière.

Autre sujet de satisfaction, quatre finalistes (la France n'en a jamais compté autant) : Eminente sur 100 m., Bernardo sur 1.500 m., Lusien en brasse, notre équipe féminine en relais.

La médaille de bronze enlevée par l'équipe de France au relais olympique, grâce à l'étourdissant Boiteux et au « vétéran » Jany, marquera également dans les annales de la natation française.

Nos deux championnes Mady Moreau et Nicole Pelissard, magnifiques de grâce et de combativité, donnent à l'école française la meilleure place qu'elle ait jamais obtenue.

RECORDS OLYMPIQUES BATTUS

HOMMES	ANCIENS RECORDS	NOUVEAUX RECORDS
100 m.	Walter Ris (U.S.A.), 57" 5/10.	Clark Scholes (U.S.A.), 57"1/10.
400 m.	W. Smith (U.S.A.), 4'41".	Ostrand (Suède), 4'38"6/10. Boiteux (France), 4'33"1/10. Boiteux (France), 4'30"3/10.
1.500 m.	K. Kitamura (Jap.), 19'12"4/10.	Hasihzume (Japon), 18'34". Konno (U.S.A.), 18'30".
100 m. dos	A. Kiefer (U.S.A.), 1'5"9/10.	Oyakawa (U.S.A.), 1'5"7/10. Oyakawa (U.S.A.), 1'5"4/10.
200 m. brasse	J. Verdeur (U.S.A.), 2'39"3/10.	Komadel (Tchécosl.), 2'38"9/10. Holan (U.S.A.), 2'36"8/10. Davies (Australie), 2'36"8/10. Davies (Australie), 2'34"4/10.
4 × 200 m.	U.S.A., 8'46".	Japon, 8'42"1/10. U.S.A., 8'31"1/10.
DAMES		
100 m.	R. Mastenbroeck (Holl.), 1'5"9/10	Temes (Hongrie), 1'5"6/10.
400 m.	A. Curtiss (U.S.A.), 5'17"8/10.	Kawamoto (U.S.A.), 5'16"6/10. Gyenge (Hongrie), 5'12"1/10.
100 m. dos	K. M. Harup (Dan.), 1'14"4/10.	Wielema (Hollande), 1'13"8/10.
200 m. brasse	N. Van Vliet (Holl.), 2'57"2/10.	Novak (Hongrie), 2'54". Szekely (Hongrie), 2'54". Szekely (Hongrie), 2'51"7/10.
4 × 100 m.	U.S.A., 4'29"2/10.	U.S.A., 4'28"1/10. Hongrie, 4'24"4/10.

NOTA. — Tous ces temps sont les meilleurs temps mondiaux réalisés en grand bassin, sauf sur 100 m. où Jany et Cleveland ont réussi 56"2/10, et sur 1.500 m. : Furuhashi, 18'19".

POURQUOI SEIZE PAGES ?

LES Jeux Olympiques, le championnat de France sur route, tout nous conviait à présenter à nos lecteurs nos vingt pages habituelles qui nous eussent permis de leur donner pleine satisfaction. Malheureusement, une révision impérieuse de la rotative que nous utilisons, révision indispensable et assez sérieuse pour qu'elle ne puisse être terminée en temps utile, nous contraint à sortir ce numéro sur seize pages seulement. Est-il besoin de dire que nous en sommes navrés ? L'amitié que ne cessent de nous témoigner nos lecteurs nous est trop précieuse pour que nous n'ayons à cœur de leur présenter nos excuses à cette occasion, tout en leur promettant le retour aux vingt pages pour la semaine prochaine.

LES AMÉRICAINS ONT

L'Uruguayen Gioslinkas va partir à l'attaque... de l'arbitre Farrell et ce geste brutal lui vaudra d'être, très justement, disqualifié.

Durement touché par le basketteur uruguayen, M. Farrell a été mis knock-out, et des officiels le transportent au vestiaire.

Je veux demeurer amateur pour prendre

En quart de finale, Ventaja prendra le meilleur sur l'Américain Brown. Dans l'ardeur de la lutte, le maillot du Français a glissé.

GAGNÉ UNE FINALE DE BASKET, INDIGNE DE LA QUALITÉ DU TOURNOI

(D'un de nos envoyés spéciaux, Henri Chapuis.)

HELSINKI. — Nous sommes sortis déçus de la salle enfumée du Messuhali où nous venions d'assister à une bien pauvre finale de basket.

Trente minutes sur quarante, les basketteurs soviétiques gardèrent la balle. Ils évitèrent de prendre des risques, se passant et se repassant la sphère de cuir.

On attendit la troisième minute avant que le premier point ne fût marqué et le score était de 4 à 2 à la dixième minute.

Non seulement la marque, mais la qualité du jeu étaient faibles. Les Russes tentaient d'approcher des panneaux américains sans y parvenir, car la défense destructive de ces derniers se montrait impénétrable. Les champions d'Europe se contentèrent donc de passes redoublées dans l'attente d'une fissure qu'ils ne trouvèrent jamais.

Du côté américain, on sentait un énervement bien compréhensible. On les privait du ballon : que pouvaient-ils faire ? Peu de chose, sinon attendre qu'il revint en leur possession.

Dès lors, c'étaient quasiment deux points d'assurés. Ils jouèrent peu par leurs « pivots » Lovelette et Kurland qui furent pourtant les deux meilleurs marqueurs du débat, ni par leurs ailiers pour une fois trop imprécis. Leurs arrières tirèrent donc de loin avec une certaine réussite et cela leur suffit pour s'assurer le gain du match. Et, à leur tour, ils conservèrent la balle.

Peu d'enseignements peuvent être tirés de cette finale, sinon que les Américains semblent avoir surestimé les joueurs soviétiques.

Ces derniers ne méritaient vraiment pas de se retrouver en aussi bonne position au terme de ce tournoi olympique qui fut tout de même de qualité supérieure, excepté cette piètre finale qui n'en avait que le nom...

RIEN DE NEUF TECHNIQUEMENT

Heureusement, les phases initiales de l'épreuve nous ont donné quelques satisfactions.

Les matches U.S.A.-Argentine, Canada-Argentine, France-Argentine furent notamment d'excellente qualité. Au cours de ces rencontres, les joueurs pratiquèrent un basket que nous eussions aimé voir en finale.

Au cours de ces Jeux, les maniaques de la technique n'ont d'ailleurs pas appris grand-chose.

Sur le plan défensif, seule la Tchécoslovaquie avait choisi le système par « zone » (2-3). Pratiquement, toutes les autres formations adoptèrent le mode « attaque-défense homme à homme », l'équipe attaquante se livrant soit à des blocages très souples (arrières contre ailiers ou ailiers contre arrières), soit à un « huit », combinaison tactique dont la circonvolution a la forme d'un 8, d'un rythme et d'une efficacité différents selon la classe des joueurs.

L'équipe de France, elle, parvint à marquer plusieurs fois grâce au « passe et va », mouvement manœuvrier offensif d'inspiration typiquement américaine.

LE TEMPERAMENT A JOUE

Plus que les tactiques employées, on a remarqué le caractère propre de chaque formation. En les classant par groupes géographiques, notons que les Sud-Américains pratiquèrent un jeu ultra-rapide, flamboyant et allant jusqu'à l'acrobatie. Mais cette méthode n'est guère économique sur le plan physique et elle entraîna une diminution de l'adresse, très sensible dès le troisième jour de la compétition.

Les nations d'au delà du rideau de fer ont affiché une progression moins bonne que lors des championnats d'Europe, disputés en mai 1951 à Paris.

Les Yankees, par rapport aux Jeux de 1948, ont complètement délaissé la « contre-attaque éclair » et ont préféré le shot en bonne condition avec « écran » ou après « aiguillage ».

Mais la stratégie du manager doit désormais jouer sur l'ensemble des rencontres et non sur une seule. C'est sans doute pour avoir failli à cette vérité première que la France n'a pas accédé aux demi-finales qui étaient, sur sa valeur foncière, à sa portée.

France-Brésil. Beugnot (16) essaie d'empêcher un shot de Carvalho dos Santos, sous l'œil de Buffières (9). Au f.: Planque (4). A l'ar.-pl. : Rodriguas da Motta.

L'équipe de France, dans l'état de nos moyens, a atteint son plafond

par Robert BUSNEL
entraîneur national

HELSINKI. — Huitième sur vingt-trois... Tel est finalement le classement de l'équipe de France aux Jeux Olympiques.

Si l'on a pu espérer un moment une place de quatrième pour nos joueurs, il faut avouer que celle de huitième correspond beaucoup plus à la logique.

On trouve ensuite des formations comme celles de la Hongrie, du Canada, de la Tchécoslovaquie, des Philippines, du Mexique.

Par contre, devant nous se classent l'Uruguay (troisième), que nous avons battu, le Chili (sixième), que nous avons également défait, et l'Argentine (quatrième), que nous avons sérieusement inquiétée.

COMMENT EXPLIQUER CES RESULTATS ?

D'abord en précisant que ces Jeux Olympiques furent un épuisant marathon. Seules les équipes préparées depuis de très longs mois eurent la résistance physique nécessaire pour tenir le rythme exténuant de huit matches en huit jours.

C'est ainsi que les tricolores, dans leur poule demi-finale, disputèrent trois matches en trente-huit heures.

A vrai dire, seuls les Américains peuvent prétendre apporter chaque fois quelque chose de nouveau sur le plan purement basket. Quant aux autres, ils n'ont fait que nous confirmer, une fois de plus, que notre monde n'appartient désormais qu'à des athlètes complets.

C'est un enseignement que les championnats d'Europe nous avaient déjà donné.

On peut donc affirmer sans crainte que, dans l'état actuel des moyens dont nous disposons, l'équipe de France a atteint son plafond.

COMMENT ILS ONT JOUE

Tous les « coq » ont incontestablement donné le meilleur d'eux-mêmes.

Buffière, sur l'ensemble de tous les matches, a été le plus constant.

Derrière lui, on peut distinguer trois groupes :

1° Ceux qui ont « réalisé » au-dessus de leurs moyens ; Beugnot d'abord qui fut pendant cinq jours, les premiers, un des meilleurs « pivots » du tournoi; Monclar, ensuite, admirable aussi bien à l'arrière qu'au « centre ». Et, pour terminer, le Stephanois Chavet, qui fut bien notre meilleur avant.

2° Ceux qui ont « réalisé » ce que l'on attendait d'eux :

Vacheresse, Guillin, Crost, Perniceni, Devoti, Salignon et Chocat;

3° Ceux qui ont « réalisé » au-dessous de leurs moyens :

Haudegand, encore trop jeune et trop lymphatique; Planque, qui manqua par trop de confiance dans son shot pourtant précis, et surtout Dessemme, qui n'a jamais pu retrouver son adresse.

Quoi qu'il en soit, ils se sont tous battus avec cran et ardeur, et ce jusqu'au bout.

(Impressions recueillies par Henri CHAPUIS.)

ma revanche à Melbourne

par Jo VENTAJA

HELSINKI. — Après une nuit blanche passée à réfléchir sur les conséquences d'une défaite imméritée, je le pense fermement, j'ai pris la décision de rester amateur jusqu'aux prochains Jeux Olympiques de Melbourne. J'ai pesé le pour et le contre longuement, et c'est irrévocable.

Je voulais être champion olympique à Helsinki pour remercier M. Vianey de tout ce qu'il a fait pour moi. Le sort m'a été contraire, mais je veux enlever le titre en 1956. A cette époque, j'aurai 26 ans et mes chances seront aussi grandes.

J'ai un métier, je suis tranquille, et il n'est pas question pour moi de le quitter. Je n'ai pas encore fait part de ma décision à M. Vianey, mais je suis certain qu'il me comprendra.

Dans ce tournoi 1952, je n'ai guère été favorisé. J'ai commencé par affronter le plus difficile des adversaires qu'on pouvait m'opposer, le Russe Sokholov.

Ce boxeur solide, puissant, m'a obligé à donner le meilleur de moi-même. Pour un début, j'étais servi et j'en porte encore les traces sur les épaules et les bras. Sokholov m'a fatigué.

En quart de finale, j'ai éliminé l'Américain Brown, un noir, très dur puncheur lui aussi.

J'avais le droit alors de penser que je battrais l'Italien Caprari, adversaire moins dangereux que le Russe et l'Américain. En fait, j'avais gagné ce combat de justesse, mais la victoire me fut volée. Je ne vois pas d'autre mot qui puisse traduire la décision rendue.

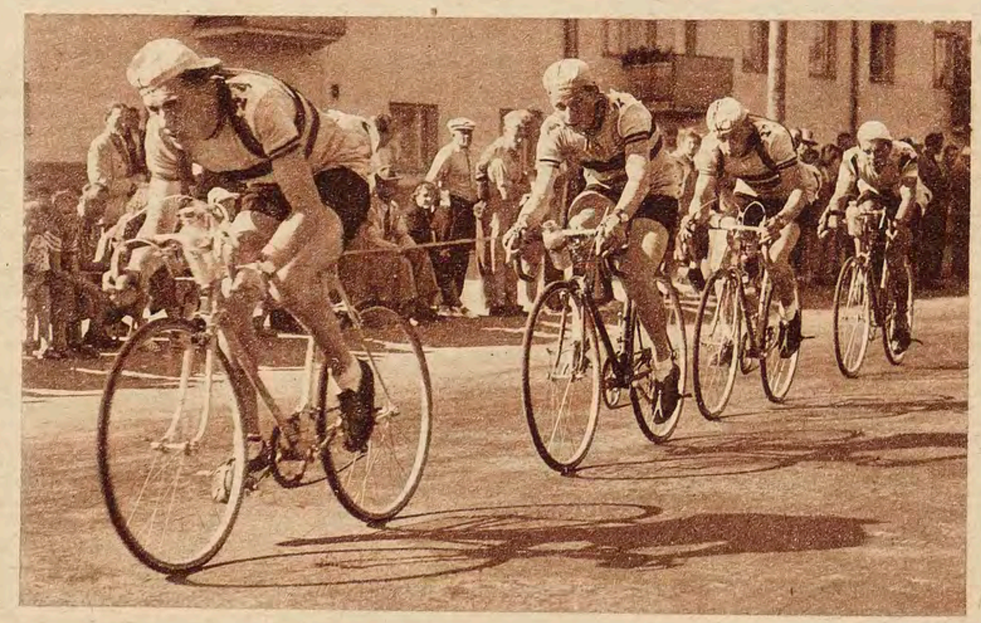
Au début du combat, je me sentais assez fatigué, mais mon aisance revint rapidement. Je voulais l'emporter à toutes fins et, dans le troisième round, je crus bien que j'allais vaincre avant la limite.

Si Caprari ne m'avait pas tenu constamment, je pense qu'il n'y aurait pas eu de discussion.

C'était l'avant-dernier pas, j'ai trébuché, mais je n'y suis pour rien.

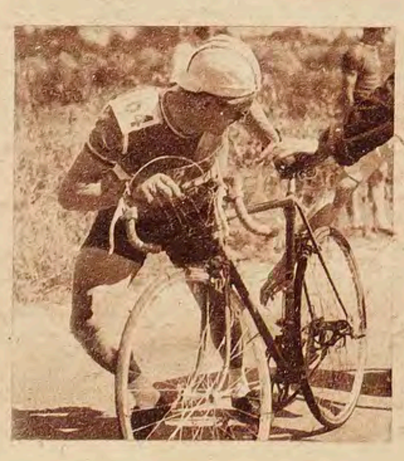
Tout est donc à refaire. Je prendrai patience et, dans quatre ans, je ferai tout pour conquérir ce titre que je croyais bien saisir cette année.

(Impressions recueillies par Henri CHAPUIS.)



TRIOMPHE BELGE SUR LA ROUTE FINLANDAISE

Le Belge André Noyelle, qui remportera le titre de champion olympique (à gauche), s'est échappé et mène devant ses compatriotes Grondelaers, Victor et l'Allemand Ziegler qui terminera troisième. Les Français furent malchanceux. Ci-dessous (de g. à dr.) Bézamat (164) a crevé. Rouer, accidenté, repart. Le champion de France Anquetil, accidenté lui aussi, s'efforce de rejoindre et Tonello, de son côté, chasse vigoureusement. Au classement par équipes, les Belges n'eurent aucun mal à l'emporter, Mais, pour la première fois depuis de longues années, la France n'a enlevé aucun titre en cyclisme aux Jeux Olympiques.



Avec une profonde tristesse, Heinrich contemple sa cheville bandée. Une entorse a mis fin à des espoirs entretenus pendant quatre ans !

On a dit des bêtises sur Ig

VOICI LA VÉRITÉ !

« Qui s'excuse s'accuse », disaient les anciens dans leur immense sagesse. En ce qui concerne Ignace Heinrich, il n'est pas le moins du monde question de lui trouver des excuses pour justifier son abandon. Seulement, il serait tout de même bon de couper les ailes à certains canards qui ont pris un essor précipité dès le lendemain de son accident.

Celui qui vole le plus allégrement est celui qui va partout répandant l'hypothèse ou même l'affirmation que notre champion était surentraîné.

Sur quoi les auteurs de ces légendes basent-ils leur argumentation ? Simplement sur le fait qu'Ignace a couru sa première épreuve, son 100 mètres en l'occurrence, en 11"5/10.

— Il s'est trainé, ai-je entendu au village olympique, le soir de la première journée.

— 11"5/10 ne représentent rien. Il n'a pas dû se préparer sérieusement..., a osé déclarer quelqu'un dont je tairai le nom pour lui conserver l'estime de ses amis.

Que de Paris, ou d'autre part en France, on ait pu dire de telles bêtises serait en partie pardonnable, étant donné que les critiques n'auraient pas assisté au décathlon. Mais que ceux qui étaient à Helsinki les aient dites, voilà qui n'est pas à leur avantage.

Reprenons les faits et voyons où est la vérité. Pour le 100 mètres, il y eut neuf séries, espacées régulièrement de sept minutes. Bob Mathias était placé dans les premières et Heinrich dans la toute dernière, soit environ une heure plus tard. Au début de la matinée, le ciel était dégagé et le vent soufflait du nord avec une force supérieure à celle dont bénéficia le Brésilien Da Silva au cours du triple saut, et qui lui coûtera, selon toutes probabilités, l'homologation de son record du monde.

A partir de la cinquième série, le vent changea de sens et le ciel fut occupé par la grosse cavalerie des nuages de la pluie. Le plus mauvais gagnant avait couru en 11"1/10. L'Américain Simmons, coureur de vitesse et hurdler de classe mondiale, courant la cinquième série, fut crédité de 11"5/10. Qui le signala ? Personne. Les 6e, 7e, 8e et 9e séries furent courues avec le vent en plein de face. Qui s'en rendit compte des tribunes ? Personne encore...

En revenant vers le départ après son 100 mètres, Heinrich avait son sourire des grands jours :

— Ça a marché, disait-il, j'ai dû faire 11" au plus mal. Aussi, lorsque le 5 s'alluma au tableau d'affichage après 11, il chancela littéralement. Comme si le sol s'était brusquement dérobé sous ses pieds.

— Ce n'est pas possible, répétait-il sans pouvoir détacher son regard des chiffres qui indiquaient sa performance.

— Va voir, me dit-il brusquement, ils ont dû se tromper. Je n'ai pas pu faire 11"5/10, je me sentais trop bien pour cela.

Bien entendu, il n'était pas question d'erreur et voilà le « grand » avec plus de 200 points de retard dès la première épreuve. Mais à peine le speaker avait-il annoncé aux décathloniens qu'ils seraient les bienvenus au sautoir en longueur qu'il parlait déjà de rattraper son retard initial.

C'est malheureusement dans sa hâte de rejoindre Mathias qu'il se blessa. Ce fut au second essai que l'accident se produisit. Il mit tant d'ardeur à faire son extension qu'il s'en déplaça une vertèbre, pinçant le nerf sciatique. Bien sûr, la vertèbre pincée reprit immédiatement sa place, mais le sciatique, abîmé par le coup qu'il venait de subir, était resté douloureux.

A la fin de son troisième essai au saut en longueur, Ignace était littéralement vert de douleur. De grosses gouttes de sueur coulaient de son visage et traçaient une espèce de pointillé vertical sur son maillot. C'est alors que son calvaire commença : injections de novocaine, étirement, rien n'y fit. Il était absolument incapable de s'échauffer pour lancer le poids. Trois fois, cinq fois, il essaya. A chaque fois, il resta la bouche grande ouverte, immobilisé, son grand corps cambré par la souffrance. Personne ne parlera jamais assez de la patience et du dévouement d'Alain Matisse, le masseur affecté à Heinrich, et du docteur Andrivet qui le prenaient alors, le plaçaient à nouveau sur la table de massage pour traiter la région douloureuse.

A force d'injections, la douleur devint tolérable. Par contre-coup, Heinrich avait perdu le contrôle total de ses jambes. Elles ne refusaient pas de le porter, certes, mais il ne fallait pas leur en demander plus. Heinrich leur demanda de l'aider à lancer le poids. C'était trop et les trois fois ses pieds restèrent obstinément au sol, alors que, en temps normal, il bondit littéralement dans le cercle. Résultat : 12 m. 80, un mètre de moins qu'à son tableau pessimiste.

Au moment du saut en hauteur, sa douleur était devenue un martyre. A tel point qu'allongé dans la sciure de la fosse surélevée du saut à la perche, il fut incapable de se mettre debout avant la fin de l'hymne jamaïcain joué en l'honneur de Rhoden, vainqueur du 400 mètres.

Lorsque la barre fut à 1 m. 70, il voulut s'assurer un saut. Il s'enleva péniblement, passa sans brio et roula dans la fosse comme d'habitude. En se relevant, un large sourire éclaira son visage.

— Je n'ai plus mal, dit-il, la douleur s'est envolée comme par enchantement, maintenant ça va marcher.

A 1 m. 80, il sauta avec tant de confiance en lui qu'il ne passa qu'au troisième essai. Par contre, à 1 m. 85 et 1 m. 88, il passa au premier essai. Il ne tenta pas 1 m. 90 et, lorsque la barre fut placée à 1 m. 92, la douleur était revenue.

Après un premier essai nettement raté, il s'élança pour le second. Hélas !

LE TABLEAU D'HONNEUR DES JEUX DE 52

ATHLETISME MASCULIN

100 mètres. — **Lindy Remigino** (U.S.A.), 10" 4/10, champion olympique ; 2. Mac Kinley (Jamaïque), 10" 4/10 ; 3. Mc Donald Bailey (G.-B.) 10" 4/10.

200 mètres. — **Andrew Stanfield** (U.S.A.), 20" 7/10, champion olympique ; 2. Baker (U.S.A.), 20" 8/10 ; 3. Gather (U.S.A.), 20" 8/10.

400 mètres. — **Rhoden** (Jamaïque), 45" 9/10, champion olympique ; 2. Mac Kenley (Jamaïque), 45" 9/10 ; 3. Matson (U.S.A.), 46" 8/10.

800 mètres. — **Mel Whitfield** (U.S.A.), 1'49"2/10, champion olympique ; 2. Wint (Jamaïque), 1'49" 4/10 ; 3. Uizheimer (Allemagne) 1'49"7/10.

1.500 mètres. — **Josy Barthel** (Luxembourg), 3'45"2/10, champion olympique ; 2. Mac Millen (U.S.A.), 3'45"2/10 ; 3. Lueg (Allemagne) 3'45"8/10.

5.000 mètres. — **Emil Zatopek** (Tchécoslovaq.), 14'06"6/10, champion olympique ; 2. Alain Mimoun (France), 14'07"4/10 ; 3. Schade (Allemagne), 14'08"6/10.

10.000 mètres. — **Emil Zatopek** (Tchécoslovaquie), 29'17", champion olympique ; 2. Al. Mimoun (France), 29'32"8/10 ; 3. Anoufriev (U.R.S.S.), 29'48"2/10.

110 m. haies. — **Harrisson Dillard** (U.S.A.), 13"7/10, champion olympique ; 2. Davis (U.S.A.), 13"7/10 ; 3. Barnard (U.S.A.), 14"1/10.

400 m. haies. — **Charles Moore** (U.S.A.), 50"8/10, champion olympique ; 2. Lituev (U.R.S.S.), 51"3/10 ; 3. Holland (Nouvelle-Zélande), 52" 2/10.

3.000 m. steeple. — **H. Ashenfelter** (U.S.A.), 8'45"4/10, champion olympique ; 2. Kasentsev (U.R.S.S.) 8'51"6/10 ; 3. Disley (Grande-Bretagne), 8'51"8/10.

Marathon. — **Emil Zatopek** (Tchécoslovaquie), 2 h. 23'03"2/10, champion olympique ; 2. Garno (Argentine), 2 h. 25'35" ; 3. Jansson (Suède), 2 h. 26'07".

Décathlon. — **Bob Mathias** (U.S.A.), 7.887 pts, champion olympique ; 2. Campbell (U.S.A.), 6.975 pts ; 3. Simmons (U.S.A.), 6.788 pts.

Relais 4 × 100. — **U.S.A.** (Smith, Dillard, Remigino, Stanfield), 40" 1/10 ; 2. U.R.S.S., 40"3/10 ; 3. Hongrie, 40"5/10.

Relais 4 × 400. — **Jamaïque** (Wint, Laing, Mac Kenley, Rhoden), 3'03"9/10, champion olympique ; 2. U.S.A., 3'04" ; 3. Allemagne, 3'06" 6/10.

Hauteur. — **Walter Davies** (U.S.A.), 2 m. 04, champion olympique ; 2. Ken Wiesner (U.S.A.), 2 m. 01 ; 3. Telles do Conceicao (Brésil), 1 m. 98.

Longueur. — **Jerome Biffle** (U.S.A.), 7 m. 57, champion olympique ; 2. Gourdine (U.S.A.), 7 m. 53 ; 3. Foldesi (Hongrie), 7 m. 30.

Triple saut. — **Adhemar Ferreira Da Silva** (Brésil), 16 m. 22, champion olympique ; 2. Tcherbakov (U.R.S.S.), 15 m. 98 ; 3. Devonish (Vénézuela), 15 m. 52.

Perche. — **Bob Richards** (U.S.A.), 4 m. 55, champion olympique ; 2. Don Laz (U.S.A.), 4 m. 50 ; 3. Lundberg (Suède), 4 m. 40.

Poids. — **Parrey O'Brien** (U.S.A.), 17 m. 41, champion olympique ; 2. Hooper (U.S.A.), 17 m. 39 ; 3. Fuchs (U.S.A.), 17 m. 06.

Disque. — **Sam Iness** (U.S.A.), 55 m. 03, champion olympique ; 2. Consolini (Italie), 53 m. 78 ; 3. Dillon (U.S.A.), 53 m. 28.

Marteau. — **Joseph Csermak** (Hongrie), 60 m. 34, champion olympique ; 2. Storch (Allemagne), 58 m. 06 ; 3. Nemeth (Hongrie), 57 m. 74.

Javelot. — **Cy Young** (U.S.A.), 73 m. 78, champion olympique ; 2. Miller (U.S.A.), 72 m. 46 ; 3. Hyytainen (Finlande), 71 m. 89.

50 km. marche. — **Giuseppe Dordoni** (Italie), 4 h. 28'7"8/10, champion olympique ; 2. Dolezai (Tchécoslovaquie), 4 h. 30'17"8/10.

10 km. marche. — **Mikkaelsson** (Suède), 45'2"8/10, champion olympique ; 2. Schwab (Suisse), 45'41" ; 3. Junk (U.R.S.S.), 45'41".

ATHLETISME FEMININ

100 mètres. — **Marjorie Jackson** (Australie), 11"5/10, championne olympique ; 2. Hasenjager (Afrique du Sud), 11"8/10 ; 3. Strickland (Australie), 11"9/10.

200 mètres. — **Marjorie Jackson** (Australie), 23"7/10, championne olympique ; 2. Brouwer (Hollande) 24"2/10 ; 3. Khnykina (U.R.S.S.) 24"2/10.

80 m. haies. — **Strickland** (Australie), 10"9/10, championne olympique ; 2. Goloubichnaya (U.R.S.S.), 11"1/10 ; 3. Sander (Allemagne), 11"1/10.

Relais 4 × 100. — **U.S.A.** (Faggs, Jones, Moreau, Hardy), 45"9/10, championne olympique ; 2. Allemagne, 45"9/10.

Hauteur. — **Brand** (Afrique du Sud), 1 m. 67, championne olympique ; 2. Lerwill (Grande-Bretagne), 1 m. 65 ; 3. Tchudina (U.R.S.S.), 1 m. 63.

Longueur. — **Williams** (Nouvelle Zélande), 6 m. 24, championne olympique ; 2. Tchudina (U.R.S.S.), 6 m. 14 ; 3. Cawley (Grande-Bretagne), 5 m. 92.

Poids. — **Zybina** (U.R.S.S.), 15 m. 28, championne olympique ; 2. Werner (Allemagne), 14 m. 57 ; 3. Tchenova (U.R.S.S.), 14 m. 50.

Disque. — **Romaschkova** (U.R.S.S.), 51 m. 42, championne olympique ; 2. Bagryanceva (U.R.S.S.), 47 m. 08 ; 3. Dumbadze (U.R.S.S.), 46 m. 26.

Javelot. — **Zatopekova** (Tchécoslovaquie), 50 m. 47, championne olympique ; 2. Tchudina (U.R.S.S.), 50 m. 01 ; 3. Gorchakowa (U.R.S.S.), 49 m. 76.

AVIRON

Skiff. — 1. **Jurii Tchoukalov** (U.R.S.S.), 8'12"8/10, champion olympique ; 2. Wood (Australie), 8'12" 9/10 ; 3. Kocerka (Pologne), 8'19".

Pair oar. — 1. **U.S.A.** (Logg, Thomas, Price), 8'20"7/10, champions olympiques ; 2. Belgique, 8'23"5/10 ; 3. Suisse, 8'32"7/10.

Deux barré. — 1. **France** (Raym. Salles, Gaston Mercier, barreur Bernard Malivoire), 8'26"6/10, championne olympique ; 2. Allemagne, 8'32"4/10 ; 3. Danemark, 8'34"9/10.

Double sculls. — 1. **Argentine** (Coppozzo, Guerrero), 7'32", championne olympique ; 2. U.R.S.S., 7'38" 3/10 ; 3. Uruguay, 7'43"7/10.

Quatre sans barreur. — 1. **Yougoslavie** (Bonacic, Valenta, Trojanovic), 7'16", championne olympique ; 2. France, 7'18"7/10 ; 3. Finlande, 7'23"3/10.

Quatre barré. — 1. **Tchécoslovaquie** (Metja, Havlis, Jundra, Lusk, Koravoa), 7'33"4/10, championne olympique ; 2. Suisse, 7'36"5/10 ; 3. U.R.S.S., 7'37".

Huit. — 1. **U.S.A.** (Shakespeage, Fields, Dunbar, Murphy, Detveile, Procter, Frye, Stevens), 6'25", champions olympiques ; 2. U.R.S.S., 6'31" ; 3. Australie, 6'33"1/10.

CANOE-KAYAK

Kayak mono. — **Suède**, 4'7"9/10, championne olympique ; 2. Finlande ; 3. France (Louis Gantois).

Canadienne biplace. — **France** (Jurlier et Laudet), championne olympique ; 2. Canada ; 3. Allemagne.

ESCRIME

Fleuret par équipes. — **France** (Rommel, d'Oriola, Noël, Netter, Buhan, Lataste), championne olympique ; 2. Italie ; 3. Hongrie.

Fleuret individuel. — **Christian d'Oriola** (France), 8 v., champion olympique ; 2. Edoardo Mangiarotti (Italie), 6 v. ; 3. Di Rosa (Italie), 5 v.

Fleuret féminin individuel. — **Irene Camber** (Italie), 5 v. après barrage, championne olympique ; 2. Elek (Hongrie) ; 3. Lackmann (Danem.), 4 v. après barrage.

Epée par équipes. — **Italie** (D. Mangiarotti, Bertinetti, Pavesi, E. Mangiarotti), championne olympique ; 2. Suède ; 3. Suisse.

Epée individuelle. — **Edoardo Mangiarotti** (Italie), 7 v., champion olympique ; 2. Dario Mangiarotti (Italie), 6 v. ; 3. Oswald Zapelli (Suisse), 6 v.

Sabre par équipes. — **Hongrie** (Papp, Berczelli, Karpata, Kovacs), championne olympique ; 2. Italie ; 3. France.

Sabre individuel. — 1. **Paul Kovacs** (Hongrie), 8 v., champion olympique ; 2. Gerevitch (Hongrie), 5 v. ; 3. Berczelli (Hongrie) 5 v.

POIDS ET HALTERES

Poids coq. — **Oudodov** (U.R.S.S.), 315 kg., champion olympique ; 2. Namdjou (Iran), 307 kg. 500 ; 3. Mirzai (Iran), 295 kg.

Poids plume. — **Tchnishkian** (U.R.S.S.), 337 kg. 500, champion olympique ; 2. Saksonov (U.R.S.S.), 332 kg. 500 ; 3. Wilkes (Sud-Afrique), 327 kg. 500.

Poids légers. — **Kono** (U.S.A.), 362 kg. 500, champion olympique ; 2. Lopatine (U.R.S.S.), 350 kg. ; 3. Barberis (U.S.A.), 350 kg.

Poids moyens. — **Pete George** (U.S.A.), 400 kg., champion olympique ; 2. Bratton (Canada), 390 kg. ; 3. Kim (Corée), 382 kg. 500.

Poids mi-lourds. — **Lomakin** (U.R.S.S.), 417 kg. 500, champion olympique ; 2. Stanczyck (U.S.A.) 415 kg. ; 3. Vorobiew (U.R.S.S.) 407 kg. 500.

Poids lourds légers. — **Schmansky** (U.S.A.), 445 kg., champion olympique ; 2. Novak (U.R.S.S.), 410 kg. ; 3. Kilgour (Trinité), 402 kg. 500.

Poids lourds. — **Davis** (U.S.A.), 460 kg., champion olympique ; 2. Bradford (U.S.A.), 437 kg. 500 ; 3. Salvetti (Argentine), 432 kg. 500.

GYMNASTIQUE

Hommes

1. **U.R.S.S.**, 574 pts 40, championne olympique ; 2. Suisse, 567 pts. 55 ; 3. Finlande, 564 pts 25.

Classement individuel. — 1. **Tchoukarine** (U.R.S.S.), 115 pts 70, champion olympique ; 2. Chahinian (U.R.S.S.), 114 pts 95 ; 3. Stalder (Suisse) 114 pts 75.

Femmes

1. **U.R.S.S.**, 454 pts 04, championne olympique ; 2. Hongrie, 44 pts 24 ; 3. Tchecoslovaquie, 432 pts 65.

Classement individuel. — 1. **Marie Gorohovskaja** (U.R.S.S.), 76 pts 77, championne olympique ; 2. Batcharova (U.R.S.S.), 75 pts 91 ; 3. Korendi (Hongrie), 75 pts 83.

LUTTE LIBRE

Poids coq. — **Ishii** (Japon), champion olympique.

Poids plume. — **B. Sit** (Turquie) champion olympique.

Poids légers. — **Andenberg** (Suède), champion olympique.

Poids moyens. — **Gimkuridze** (U.R.S.S.), champion olympique.

Poids mi-lourds. — **W. Palm** (Suède), champion olympique.

Poids lourds. — **A. Mekokechvily** (U.R.S.S.), champion olympique.

CYCLISME

Vitesse (finale). — **Enzo Sacchi** (Italie), champion olympique ; 2. Cox (Australie), à une roue ; 3. Polzernheim (Allemagne).

Kilomètre arrêté. — **Russel Mockridge** (Australie), 1'11"1/10, champion olympique ; 2. Morettini (Italie), 1'12"7/10 ; 3. Robinson (Afrique du Sud), 1'13"2/10.

Tandems (finale). — **Cox-Mockridge** (Australie), champions olympiques ; 2. Robinson-Shardelow (Afrique du Sud) ; 3. Maspès-Pinarello (Italie).

Poursuite par équipes (finale). — **Italie** (De Rossi, Morettini, Messina, Campana), 4'46"1/10, championne olympique ; 2. Afrique du Sud, 4'53"6/10 ; 3. Grande-Bretagne.

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, rue Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Destosses-Neogravure, 57, rue Fondary, Par

Ignace Heinrich...

par **ROGER DEBAYE**
Entraîneur national

au moment de l'appel, il eut si mal dans le dos qu'il s'enleva mal et se désunit pendant son saut, de sorte que lorsqu'il atterrit, il n'était pas « prêt » à la chute. Pour comble de malheur, il retomba en plein dans le trou fait dans la sciure par le sauteur précédent. Ce fut l'entorse. En boitant, il alla dire aux juges qu'il renonçait à son troisième essai.

Boitant et souffrant du dos, il courut son 400 mètres en 51", ce qui est absolument prodigieux. Ignace valait 49"5/10 ce jour-là. Ses 51" dans de telles conditions le prouvent. Par conséquent, qu'on ne vienne pas nous parler de surentrainement.

Le retour au village fut plutôt pénible. Après avoir dîné très légèrement, Heinrich devint la proie du docteur Mathieu et de ses collaborateurs. Jusqu'à plus d'une heure du matin, il ne cessa de diriger les soins.

Lorsque le « grand » fut enfin couché, le docteur Mathieu me dit :

— Sa cheville est moche, il va falloir lui faire de la novocaïne à dose massive pour qu'il puisse continuer.

Le lendemain, lorsque j'entrai doucement dans sa chambre pour ne pas l'éveiller brusquement, ce fut lui qui me dit bonjour le premier. Comme je m'étonnai qu'il fût déjà éveillé, il m'avoua n'avoir pas fermé l'œil de la nuit tant son pied l'avait fait souffrir.

Ce qu'il endura pour tenter de s'échauffer pour courir le 110 mètres haies est indescriptible. Tout autre que lui aurait crié. A tout instant, il semblait qu'il allait s'évanouir, tant son visage devenait livide.

C'est dans ces conditions qu'il réalisa 16" juste, ce qui constitue la preuve la plus évidente de son immense courage. En rentrant aux vestiaires, il ne pouvait même plus poser son pied par terre tant il souffrait.

— Tu ne peux pas continuer, Ignace, lui dit René Mourlon. Tu ne feras rien au disque et tu risques de te blesser très grièvement en sautant à la perche.

— C'est impossible, je ne peux pas abandonner, monsieur Mourlon, cela ne m'est jamais encore arrivé. Laissez-moi continuer.

— Non, Ignace, tu dois t'arrêter. Le docteur Mathieu et le docteur Andrivet sont d'accord avec moi.

Georges Breitman, le docteur-sauteur à la perche, vint à la rescousse, de sorte que, sur le coup de 11 heures, Ignace Heinrich déclarait officiellement abandonner le décathlon.

Ainsi la pièce était jouée. Depuis 1948, tous ses efforts, tous ses gestes, tout son comportement s'étaient localisés sur le décathlon olympique 1952. Sa destinée n'était pas d'être champion olympique à Helsinki. Mais, de grâce, que tous ceux qui critiquent sa préparation se taisent.

L'un déplore qu'il n'ait pas suffisamment travaillé le javelot sans penser, sans doute, que, pour tenter de gagner 100 points dans cette spécialité, il risquait d'en perdre 200 au disque et 200 à la perche, s'il s'abîmait à nouveau le coude comme en 1951 ; l'autre, ivrogne notoire, qui prostituait sa plume pendant l'occupation et qui compte plus de dettes que de champions qui ont duré au temps où il se prenait pour un entraîneur, s'attaque à celui qui a préparé Heinrich. OR, CELUI QUI A PREPARE HEINRICH, C'EST HEINRICH LUI-MEME ET PERSONNE D'AUTRE. Ignace est un maître, un grand bonhomme de l'athlétisme. Son flair est infaillible, car il « sent » exactement ce qu'il doit faire pour être prêt au jour « J ». L'observer dans toutes les circonstances de la vie est une perpétuelle leçon de philosophie et je ne crains pas de répéter, même après coup, qu'il aurait fourni un grand décathlon à Helsinki.

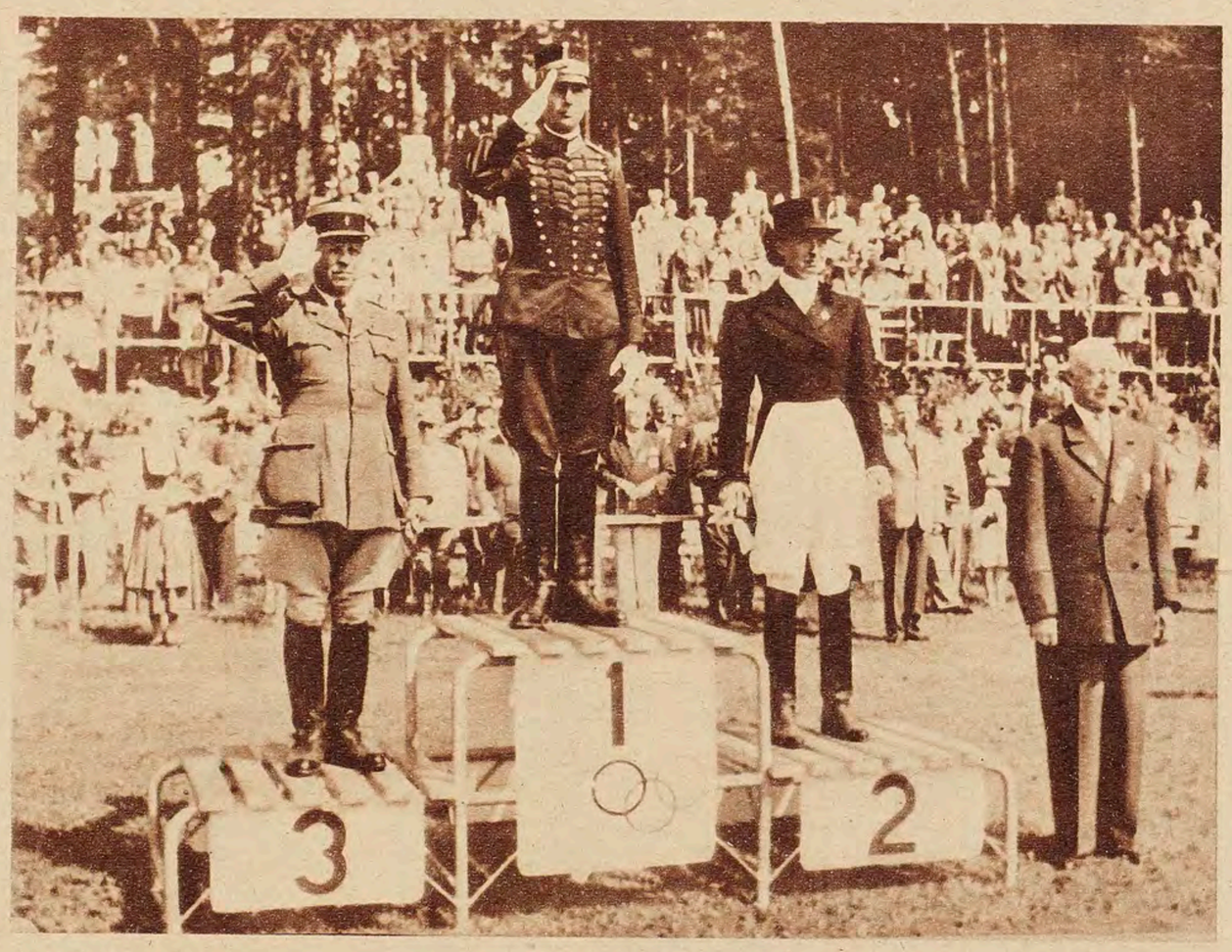
Il s'est juré de prendre sa revanche. Non pour confondre ceux qui se sont permis de porter un jugement sur lui sans même posséder le centième de sa valeur humaine, mais par satisfaction personnelle.

Demain est un autre jour, dit-on en Amérique. Et bien, cet autre jour sera celui d'Ignace Heinrich, athlète de France qui fait honneur à son pays.

Champions olympiques de kayak-canoë, Laudet et Jurlien ont une mascotte moins souriante qu'eux.

L. Gantois a conquis une médaille de bronze dans le 1.000 m. kayak. Le voici près d'Eriksson, vainqueur.

ILS ONT EU DROIT, EUX AUSSI, AUX HONNEURS DU PODIUM



Le colonel Jousseaume (à g.) a brillamment montré les qualités de l'école hippique française en se classant 3e de l'épreuve de dressage derrière le Suédois Saint-Cyr et Mme Lis Hartel, après une exhibition remarquée.

L'Australien Mockridge est plein d'attention pour son coéquipier Cox, qu'il masse avant la demi-finale.

Le sprinter italien Sacchi, vainqueur de la vitesse, se fait également masser avant de prendre le départ.

Route. — **André Noyelle** (Belgique), 5 h. 6'3"4/10, champion olympique ; 2. Grondelaers (Belgique), 5 h. 6'57"2/10 ; 3. Ziegler (Allem.), 5 h. 7'47"5/10.

NATATION

Hommes

100 m. nage libre. — **Charles Scholes** (U.S.A.), 57"4/10, champion olympique ; 2. H. Suzuki (Japon), 57"4/10 ; 3. G. Larson (Suède), 58" 2/10.

400 m. nage libre. — **Jean Boiteux** (France), 4'30"7/10, champion olympique ; 2. Konno (U.S.A.), 4'31" 3/10 ; 3. P. O. Ostrand (Suède), 4' 35"2/10.

1.500 m. nage libre. — **Ford Konno** (U.S.A.), 18'30", champion olympique ; 2. Hashizumé (Japon), 18'41" 4/10 ; 3. Okamoto (Br.), 18'51"5/10.

Relais 4 × 200. — **U.S.A.** (Moore, Woolsey, Konno, Mac Lane), 8'31" 1/10, champions olympiques ; 2. Japon, 8'33"5/10 ; 3. France (Eminente, Bernardo, Jany, Boiteux), 8' 45"9/10.

100 m. dos. — 1. **Yoshinobu Oyakawa** (U.S.A.), 1'5"4/10, champion olympique ; 2. Gilb. Bozon (France), 1'6"2/10 ; 3. Jack Taylor (U.S.A.), 1'6"4/10.

200 m. brasse. — **John Davies** (Australie), 2'34" 4/10, champion olympique ; 2. Stassforth (U.S.A.), 2' 34"7/10 ; 3. Klein (All.), 2'35"9/10.

Plongeons tremplin. — **D. Browning** (U.S.A.), 203 pts, champion olympique ; 2. Andreson (U.S.A.) ; 3. Clotworthy (U.S.A.), 184 pts.

Plongeons haut vol. — 1. **Sammy Lee** (U.S.A.), 156 pts 28, champion olympique ; 2. Capilla (Mexique), 145 pts 21 ; 3. Haase (Allemagne), 141 pts 31.

Femmes

100 m. nage libre. — **Katalin Szoke** (Hongrie), 1'6"8/10, championne olympique ; 2. Termeulen (Hollande), 1'7" ; 3. Temès (Hongrie), 1'7"1/10.

400 m. nage libre. — **Valeria Gyenge** (Hongr.), 5'12"1/10, championne olympique ; 2. Eva Novak (Hongr.), 5'13"7/10 ; 3. Kawamoto (U.S.A.), 5'14"6/10.

4 × 100 m. — 1. **Hongrie** (H. Novak, Temès, E. Novak, Szoke), 4' 24"4/10, championne olympique ; 2. Hollande, 4'29" ; 3. U.S.A., 4'30" 1/10.

100 m. dos. — **Joan Harrison** (Afrique du Sud), 1'14"3/10, championne olympique ; 2. Greetje Wielma (Hollande), 1'14"5/10 ; 3. Jean Stewart (Nouvelle-Zélande), 1'15" 8/10.

200 m. brasse. — **Eva Szekely** (Hongrie), 2'51", championne olympique ; 2. Eva Novak (Hongrie), 2' 54"4/10 ; 3. Helen Gordon (Grande-Bretagne), 2'57"6/10.

Plongeons tremplin. — **Patricia Mac Cormick** (U.S.A.), 147 pts 30, championne olympique ; 2. Mady Moreau (France), 139 pts 34 ; 3. Zoë Jansen (U.S.A.), 127 pts 57.

Plongeon haut vol. — **Patricia Mac Cormick** (U.S.A.), 73 pts 3, championne olympique ; 2. Myers (U.S.A.), 71 pts 63 ; 3. Irwin (U.S.A.), 70 pts 49.

Water-polo. — 1. **Hongrie,** championne olympique ; 2. Yougoslavie ; 3. Italie.

SPORTS EQUESTRES

Dressage individuel. — **Henri Saint-Cyr** (Suède), sur Rufus, 556 pts 5, champion olympique ; 2. Mme Lis Hartel (Danemark), sur Jubilé, 541 pts 5 ; 3. Colonel Jousseaume (Fr.), sur Harpagon, 541 pts.

Dressage par équipes. — **Suède** (Saint-Cyr, Boltensfern, Persson), 1.592 pts ; 2. Suisse, 1.575 pts ; 3. Allemagne, 1.501 pts.

Concours complet individuel. — **Hans von Blixen-Finecke** (Suède), sur Jubal, 28 pts 1/4, champion olympique ; 2. Guy Lefrant (France), sur Verdun, 54 pts 1/2 ; 3. Busing (All.), sur Hibertus, 55 pts 1/2.

Concours complet par équipes. — **Suède,** 221 pts 5, championne olympique ; 2. Allemagne, 235 pts 25 ; 3. U.S.A., 586 pts 16.

Jumping. — 1. **Pierre Jonquières d'Oriola** (France), 0 pt ; 2. Cristi (Chili), 4 pts ; 3. Theillmann (All.), 8 pts.

BOXE

Mouche. — **Brooks** (U.S.A.).
Coq. — **Hamalainen** (Finlande).
Plume. — **Zachara** (Tchécoslov.).
Légers. — **Bolognesi** (Italie).
Super-légers. — **Adkins** (U.S.A.).
Welters. — **Mchychla** (Pologne).
Super-welters. — **Papp** (Hongr.).
Moyens. — **Patterson** (U.S.A.).
Mi-lourds. — **Lee** (U.S.A.).
Lours. — **Edward Sanders** (U.S.A.).

BASKET-BALL

U.S.A., championne olympique ; 2. U.R.S.S. ; 3. Uruguay.

FOOTBALL

Hongrie, championne olympique ; 2. Yougoslavie ; 3. Suède.

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

CHAMPION OLYMPIQUE A 19 ANS...

Après l'arrivée de ce 400 mètres nage libre, qui fut la plus belle victoire française aux Jeux d'Helsinki, le triomphateur Jean Boiteux (à gauche) sourit à son grand rival, l'Américain Ford Konno, futur vainqueur du 1.500.